



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

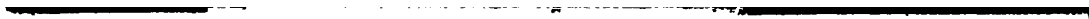
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





600071342N





-

,

.

,

,

,

,

,

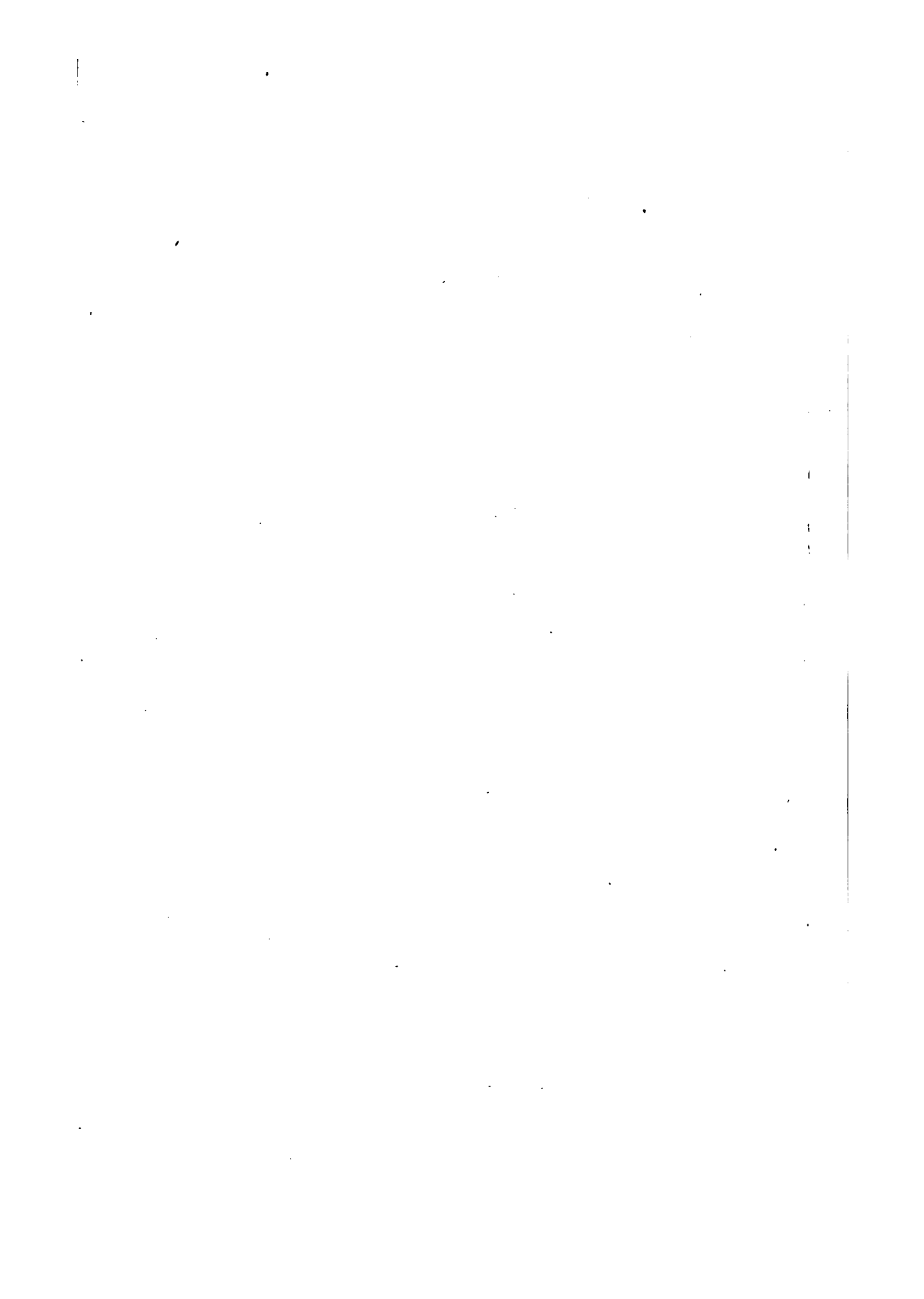
,

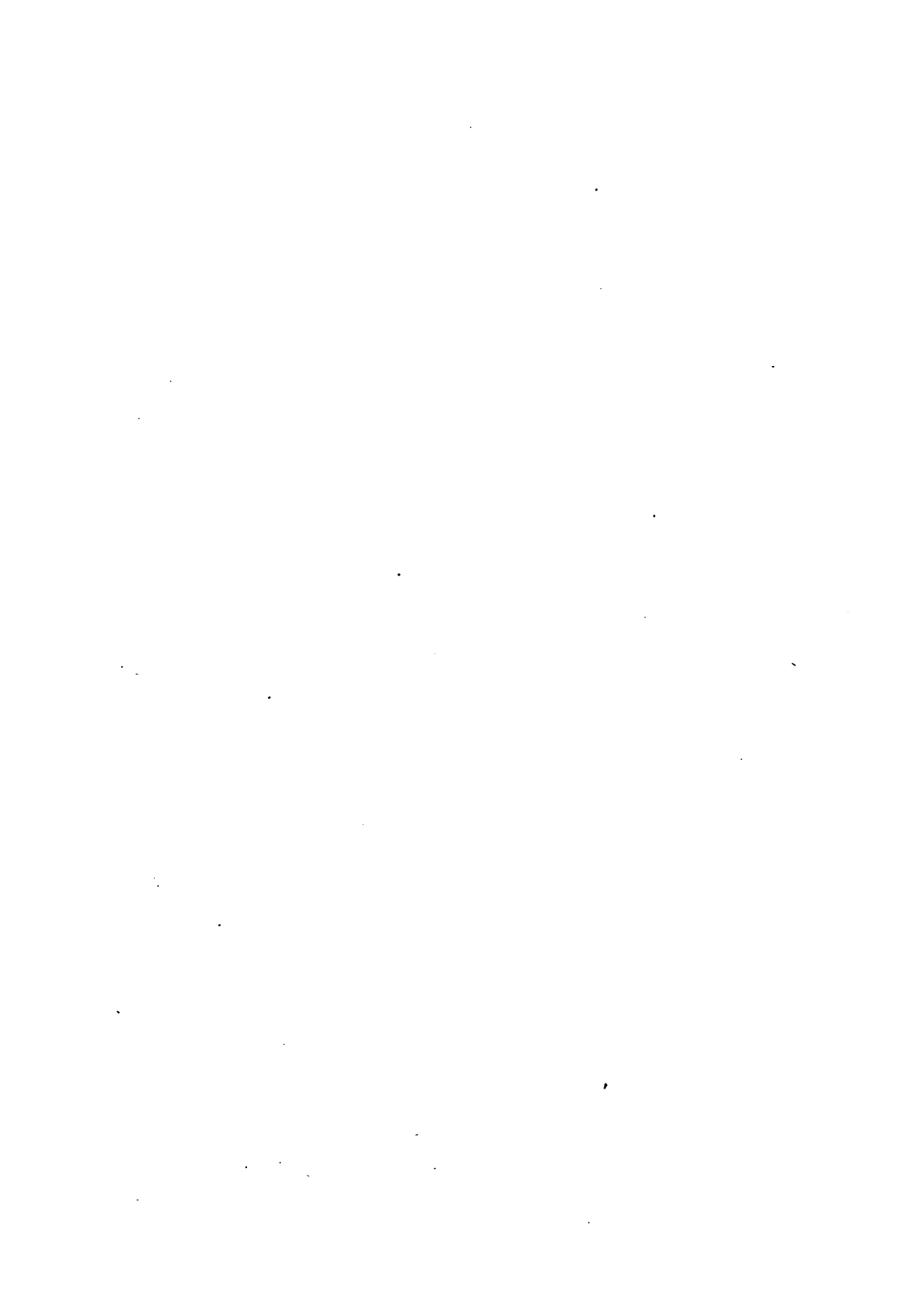
.

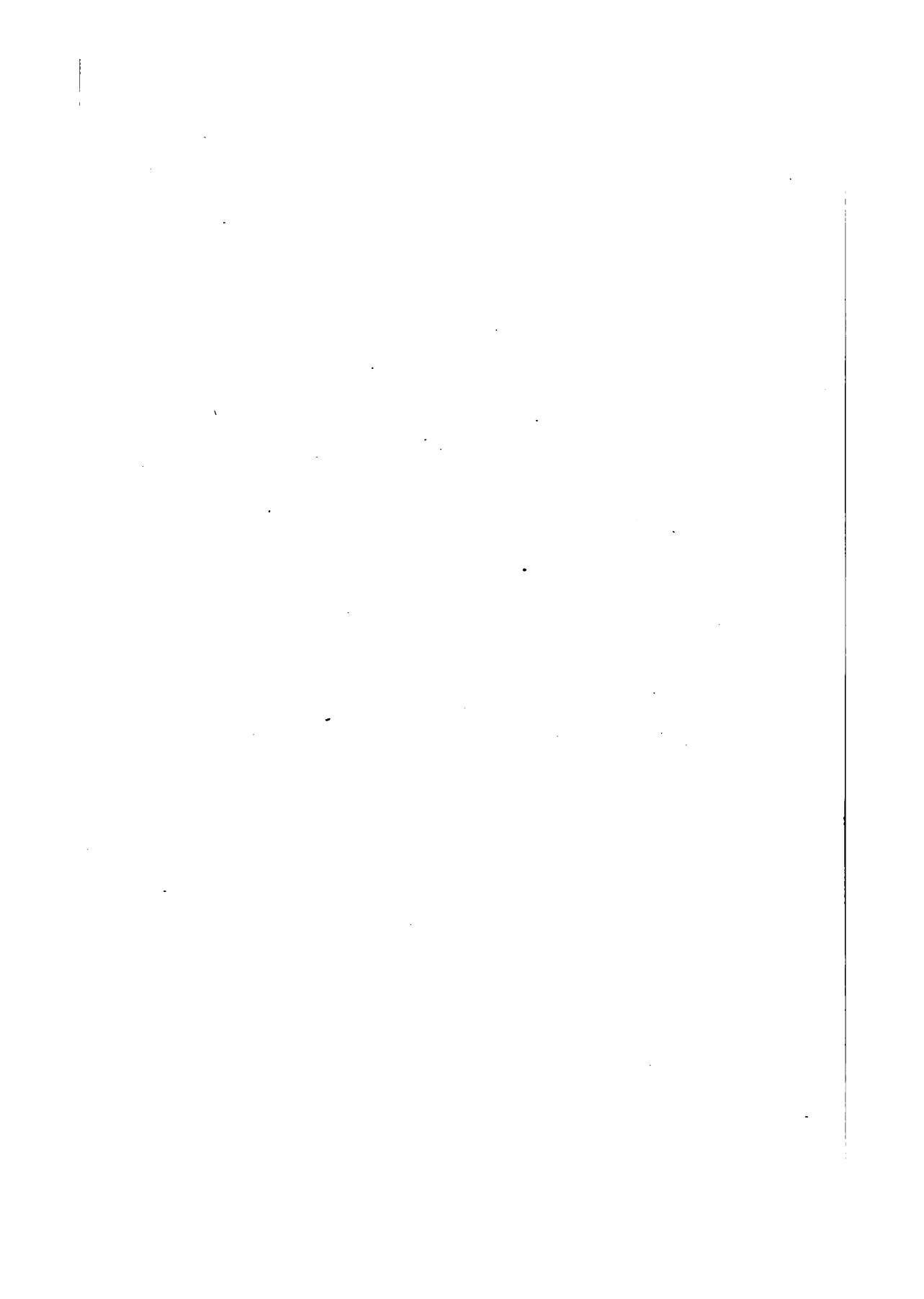
.

,

,







SOCIÉTÉ
DES
BIBLIOPHILES NORMANDS.

TIRAGE EXTRAORDINAIRE

A CINQUANTE EXEMPLAIRES.

N° 45.

1

1

.

.

▲

-

LES
ÉLÉGIES DE JEAN DOUBLET
DIEPPOIS

REPRODUITES D'APRÈS L'ÉDITION DE 1559
AVEC LA VIE DU POÈTE

PAR
GUILLAUME COLLETET
UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR
PROSPER BLANCHEMAIN



ROUEN
IMPRIMERIE DE HENRY BOISSEL
—
M.DCCC.LXIX

285. m. 31.



PRÉFACE.

C'était à la fois un droit et un devoir, pour la Société des Bibliophiles normands, de reproduire le curieux volume qu'elle publie aujourd'hui.

Les *Elégies* de Jan Doublet, Dieppois (Paris, pour Charles Langelier, 1559, in-4° de 55 ff.), sont devenues d'une excessive rareté. Les auteurs des *Annales poétiques*, dans leur X^e volume (Paris, Delalain, 1779, in-12), ont donné une courte notice sur le poète dieppois et quatorze pièces de lui ; mais il avait échappé aux recherches du savant abbé Goujet.

On ne connaît aujourd'hui que trois exemplaires de ces *Elégies* :

1^o Celui du duc de Lavallière, couvert d'une reliure en maroquin rouge du siècle dernier, doré sur tranche, et qui est à Paris, à la bibliothèque de l'Arsenal ;

2^o Celui qui, après avoir appartenu au comte Alfred d'Auffay, était passé chez mon regrettable ami Edouard

Turquety, le poète pur et délicat, le bibliophile éclairé, que j'ai eu la douleur de perdre au mois de novembre 1867. Ce volume, dont le titre a été réparé, est beaucoup plus grand de marges que celui de l'Arsenal; il est réglé et a été revêtu, par Trautz-Bauzonnet, d'une élégante reliure en maroquin rouge, avec dentelle intérieure et tranche dorée. Il a été adjugé, le 25 janvier 1868, pour la somme de 805 fr. à la vente de Turquety, faite par MM. Potier et Claudin, libraires à Paris.

3° Un dernier, signalé par M. Gustave Brunet comme se trouvant à la Bibliothèque de Bordeaux.

Un membre de notre Société, M. Frère, le savant auteur du *Manuel du Bibliographe Normand*, avait jadis fait don à la Bibliothèque de Dieppe d'un Doublet, qui depuis plusieurs années a disparu de ce dépôt.

Peut-être retrouvera-t-on cet exemplaire? Peut-être en découvrira-t-on d'autres? Toutefois nous ne pouvons pas même en compter quatre aujourd'hui.

Le format des publications de notre Société a presque permis de donner un fac-simile de l'édition originale. Cette reproduction identique était d'autant plus désirable que Doublet a adopté une orthographe qui lui est particulière, et qui, bien qu'elle affecte une simplicité exagérée, me semble préférable à celle de ses contemporains.

Il a évité d'encombrer les mots d'une foule d'y, de z et de lettres parasites; mais il n'est pas non plus tombé dans la

bizarrierie de certains auteurs, tels que Taillemont *Lyonnois*, en son livre intitulé : *La Tricarite, plus quelques chants en faveur de pluzieurs damoëzelles*, ou Baïf, en ses *Etrènes de poëzie françoëse an vers mesurés, Ansenemens de Faukides, etc.*, qui a été jusqu'à inventer des lettres nouvelles.

De même que son orthographe, la ponctuation de Doublet est simple, rationnelle et suffisante. En plusieurs endroits, où il semble s'être départi de ses règles, il est évident qu'il a négligé et abandonné à l'imprimeur la correction de ses épreuves.

Nous joignons aux poésies de J. Doublet, sa vie par Guillaume Colletet, qui n'a pas encore été publiée. On sait que *l'Histoire des Poëtes françois*, écrite pour le duc de Montausier, mari de la célèbre Julie d'Angennes et précepteur du Dauphin, est déposée en manuscrit à la Bibliothèque impériale du Louvre. C'est à M. Louis Barbier, conservateur-administrateur, que nous en devons la communication.

G. Colletet qui, au milieu du xvii^e siècle, demeurait à Paris, rue des Morfondus (aujourd'hui rue Saint-Etienne-du-Mont, n^{os} 33 à 39), dans une maison antérieurement habitée par Pierre de Ronsard, y avait réuni une bibliothèque curieuse, riche surtout en poëtes français, en ouvrages sur la poësie, en manuscrits et en autographes.

Après sa mort, cette collection fut vendue en bloc, par Claudine Le Nain, sa veuve, pour une somme de mille écus, au grand désespoir de François, son fils.

C'est certainement à même ses propres livres que Guillaume puisait les renseignements à l'aide desquels il écrivait ses notices, qui m'ont paru toutes disposées sur ce même plan : 1° Détails biographiques recueillis avec soin, soit dans les documents contemporains du poète, soit dans ses poésies mêmes ; 2° Analyse et jugement de ses œuvres ; 3° quelques citations ; 4° certaines indications bibliographiques ; 5° enfin *testimonia* des écrivains qui ont mentionné celui dont il s'occupe.

Evidemment Colletet avait en sa possession un exemplaire de Doublet, peut-être un des trois seuls que l'on connaisse ; car c'est de la lecture de ce livre qu'il a tiré sa notice, à laquelle un examen plus attentif lui eût permis d'ajouter quelques circonstances intéressantes.

En effet, des indications fournies par le Poète, on peut déduire qu'il naquit à Dieppe, vers 1528 ou 1529, que son père était bourgeois de cette ville et propriétaire d'un domaine dans les environs (1). Il avait des armoiries et ses oncles maternels, au nombre de quatre, portaient le nom de Mifant.

(1) La famille Doublet est fort peu connue.

On pourrait y rattacher un marin normand, le corsaire Doublet, qui vivait sous Louis XIV et qui enleva, dans un port d'Angleterre, un vaisseau qu'il ramena en France.

Parmi les homonymes de Doublet, je citerai d'abord un contemporain du poète, maître Doublet, chirurgien de Jacques de Savoie, duc

PRÉFACE.

v

Sa lignée était donc honorable. Sa mère était la fille de David Mifant (1), né vers 1450, qui fut conseiller du roi et gouverneur de Dieppe. David était aussi littérateur ; car il fit imprimer, en 1502, une traduction des *Offices* de Cicéron.

Outre cette fille, d'où naquit Doublet, David Mifant eut quatre fils, l'un desquels, Jacques, a laissé le *Tyrannique*, traduit du grec de Xénophon et la comédie de *la Fatale destinée*, que La Croix du Maine intitule *la Déesse Astrée* (2).

de Nemours, dont parle Brantôme dans le ch. xxvi des Grands Capitaines français (M. le maréchal de Saint-André).

Un autre Doublet, musicien, nommé par Rabelais, dans le Prologue du 1^{er} Livre de *Pantagruel*.

Jacques Doublet, religieux bénédictin, qui a écrit une histoire de l'abbaye de Saint-Denis (1560-1648).

Le médecin François Doublet, de Chartres (1751-1795).

Et un littérateur contemporain, M. Doublet de Boisthibault, né aussi à Chartres, en 1800.

Mais il est peu probable qu'ils tiennent aux Doublet de Dieppe.

(1) Les renseignements sur David Mifant (ce nom est écrit ailleurs Miffant ou Minfant) et sa lignée, sont tirés de La Croix du Maine, de Beauchamps et des mémoires pour servir à l'histoire de Dieppe, publiés en 1785, par Desmarquets, etc. La plupart sont dus à MM. Louis et Stephano de Merval, dont le savoir et l'obligeance m'ont été du plus grand secours dans mon travail.

(2) Bien que La Monnoie, dans ses annotations sur La Croix du Maine, prétende attribuer à David Mifant et non à Jacques, la comédie

Un autre, Estienne Mifant, sieur de Longueville, reçu conseiller clerc au Parlement de Rouen, en 1535, est probablement celui dont parle Doublet, en sa XX^e Élégie.

J'ignore les prénoms et titres des deux derniers.

Cette famille était certainement une des plus importantes de la bourgeoisie Dieppoise, au xvi^e siècle; car « Charles Mifant, sieur d'Ancourt, dict fief de la Motte-Saint-Quentin et fiefferme de Commécourt, » demeurant à Dieppe, obtint des lettres d'anoblissement, données à Vincennes en mai 1574, vérifiées en la Chambre des Comptes de Rouen, le 19 juin 1579, et en la Cour des Aides de Normandie, le 17 septembre. (7^e vol., fol. 195. Finances 1000 liv.)

Lors de la vérification des titres de noblesse, sous Louis XIV, en vertu de l'édit de 1666, onze Mifant furent maintenus dans leur noblesse, par jugement de M. Barrin de la Gallissonnière, intendant de Rouen, en date du 24 juillet 1667;

Un autre, par jugement du 22 juillet 1670;

Sept autres Mifant, par jugement de M. de Chamillard, intendant de Caen.

en question, je crois qu'on doit s'en rapporter au témoignage plus ancien de La Croix du Maine. — Cette comédie est citée dans une épître adressée, en 1521, par Clément Marot à la duchesse d'Alençon. David Mifant avait 70 ans à cette époque; son fils Jacques était bien d'un âge alors à avoir écrit un et même plusieurs ouvrages.

Ils prouvèrent tous leur noblesse, de la charte d'anoblissement de 1574, et portaient pour armes :

D'azur à trois têtes pucellées d'argent, échevelées d'or, posées 2 et 1.

Lors des élections pour les états-généraux de 1789, *un seul* Mifant vota par procuration, au nombre des gentils-hommes de Normandie.

C'était, à ce qu'il paraît, le dernier mâle de son nom. Sa fille unique, M^{lle} d'Ancourt, ne se maria point, et mourut à Dieppe, dans un âge fort avancé, le 1^{er} septembre 1845.

Ainsi s'éteignit la lignée maternelle de Jean Doublet. Quant à lui-même, s'il fut marié, s'il laissa des enfants, on l'ignore. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il vivait encore en 1582, âgé d'environ 53 ans.

Un autre mystère, qu'on ne pénétrera jamais sans doute, c'est celui qui enveloppe l'*unique à ses yeux belle*, la jeune femme qu'il a chantée sous le nom de SIBILLE, probablement un pseudonyme. Le poète eut la douleur de voir celle qu'il aimait mariée, par des parents avides, à un *vieux chicanous* de Rouen. Son amour n'en fut pas diminué ; il demeura fidèle et, lorsqu'au bout de peu d'années, elle devint veuve, il recommença à lui faire une cour assidue.

L'épousa-t-il enfin ?

L'auteur d'une charmante étude, publiée dans le *Bulle-*

tin du Bibliophile (1), M. le vicomte de Gaillon n'est pas de cet avis.

Pour ma part, j'aime mieux croire que la fidélité du poète fut récompensée. S'il ne parle pas de son mariage, c'est que l'union n'était pas encore accomplie, quand il publiait ses *Élégies*. Pendant deux ans peut-être (car les deuils sont longs et rigoureux en Normandie), le respect dû à la mémoire du premier époux devait séparer les deux amans. Le poète s'exila ; il alla chercher à Paris la consécration de sa gloire et y faire imprimer ses vers. Mais le temps expiré, lorsqu'il rentra dans sa patrie, le premier exemplaire de son livre, tout frais encore des presses de Langelier, dut être déposé sur les genoux de sa tendre et bien-aimée SIBILLE.

PROSPER BLANCHEMAIN.

Château de Longefont, juillet 1868.

(1) La notice biographique et littéraire que M. le vicomte de Gaillon a donnée sur J. Doublet, se trouve dans l'année 1856 du *Bulletin du Bibliophile* (Paris, Techener, 1856, in-8°), pag. 739 et suivantes. C'est un morceau remarquable, écrit pour les délicats. Nous en conseillons la lecture aux amateurs d'une critique fine, consciencieuse et éclairée.

JEAN DOUBLET.

**Cette notice inédite est extraite de l'*Histoire des Poètes Français*, par
Guillaume Colletet, dont le manuscrit autographe est conservé à la
Bibliothèque Impériale du Louvre, Ms. F. n° 2398.**

JEAN DOUBLET

Par GUILLAUME COLLETET.

Quoiqu'à l'exemple de ces grandes villes de Tholose et de Rouen, la petite ville de Dieppe ait autrefois institué des Palinodes et des jeux floraux le jour de l'héureuse Nativité de la Vierge et de son Assomption glorieuse et qu'elle ait ouvert un Puy et décerné des prix honorables à tous les poètes qui excelloient dans l'antique production des Chants-roiaux, des Rondeaux et des Ballades et finalement des sonnets et des odes, si est-ce que je ne trouve pas qu'elle ait donné naissance à beaucoup de poètes elle même (1), foit que

(1) Malgré l'affirmation de Colletet, Dieppe comptait, au xvi^e siècle, plusieurs poètes, entre autres le fameux navigateur Jean Parmentier,

l'air grossier de son climat et le dur voisinage de la mer, dont elle est un port célèbre, ne communiquent pas naturellement ces douces et secrettes semences qui portent les esprits aux sciences polies, soit que hors ces cérémonies extérieures elle ait toujours fait plus d'estat du trafic et du commerce que de la connoissance des beaux arts. Mais comme la Scythie, toute stérile qu'elle étoit en philosophes, n'a pas laissé de produire autrefois un fameux Anacharsis, aussi Dieppe a produit un Doublet, dont la naissance a pu donner quelque nouvelle réputation à sa ville natale, et ce d'autant plus qu'il la loue

né en 1494 et mort en 1529, à Sumatra. Il fut plusieurs fois couronné aux Puits de Rouen et de Dieppe, et fit représenter différentes Farces et Moralités. Ses Œuvres ont été publiées en 1531, par Pierre Crignon, son ami, qui y joignit un remarquable morceau de poésie intitulé : *Plainte du P. Crignon sur le trespas de Jean et Raoul Parmentiers.*

Dans la famille même de Doublet, on peut citer un de ses oncles maternels, Jacques Mifant, mort à Dieppe en 1560, lauréat des Palionods et auteur d'une comédie : *La fatale Destinée*, dont Clément Marot (dans son Épître iv, à la duchesse d'Alençon) cite les vers suivants :

Paix engendre Prospérité :
De Prospérité vient Richesse :
De Richesse, Orgueil, Volupté :
D'Orgueil, Contention sans cesse :
Contention la Guerre adresse :
La Guerre engendre Povreté :
La Povreté, Humilité :
D'Humilité revient la Paix :
Ainsi retournent humains faits.

hautement et qu'il en fait une noble et vive peinture dans la vingtième de ses *Elégies*. S'étant appliqué dès sa plus tendre jeunesse à l'étude des langues Grecque et Latine, il se rendit capable d'en expliquer et d'en traduire même les auteurs les plus difficiles. Et c'est ce qu'il dit en quelque sorte dans une de ses *Elégies* qu'il adresse à Jean Fourdin, son précepteur dans les lettres humaines :

*Car au laiffer de mes noix puériles
Tu me reueus blanc et vierge tableau,
Sur qui dès lors tes dois habiles
Menèrent le premier pinceau.
Tu me montras de quel charme de langue
Vn Arpinois toute Rome enchantoit,
Et de combien forte harangue
Démothène vn Roi combattoit.*

Ce qu'il apprenoit avec d'autant plus de repos et de tranquillité d'esprit qu'il étoit fils d'un père assez riche et assez accommodé des biens de la fortune. Après son cours en étude de Rhétorique et de Philosophie, comme il aimoit naturellement le style élégiaque des anciens poètes Grecs et Latins, il voulut effaier si notre langue françoise y pourroit réussir. A cet effet considérant que la mesure de nos vers françois est plus courte que l'hexamètre et le pentamètre des anciens, et d'ailleurs croiant et d'ailleurs voiant qu'il est bien malaisé de renfermer un sens entier et parfait dans deux de nos lignes toutes seules, ce que font hûreusement les Grecs et les Latins dans chacun de leurs beaux distiques,

il s'avisa d'une nouvelle composition d'élégies Françaises qui étoit, pour chaque distique, de faire de petits quatrains en vers inégaux, et il s'attacha si fort à cette invention nouvelle, qu'il en composa de la sorte un livre entier qui, dans mon sentiment et peut-être dans la vérité même, passera toujours plutôt pour un livre d'odes que pour un livre d'élégies, dont il porte le nom. Car encore que les douze pieds des hexamètres latins semblent plus longs que les douze ou treize syllabes de nos vers alexandrins ou héroïques, si est-ce que quiconque sçait la force et la propriété de nôtre diction Française et qui a l'adresse d'arranger nos mots énergiques, renfermera facilement un sens entier et parfait dans deux de nos vers. Mais c'étoit un mystère inconnu du temps de nos pères, de qui les vers, enjambés et sautant les uns sur les autres, rendoient leur poésie plus lâche et plus languissante que la nôtre, qui avec autant d'adresse que de force, resserre ordinairement ses pensées dans ces bornes étroites que nous nous sommes prescrites.

Mais comme les premières productions de ce poëte maritime ne sont presque toutes que des poésies amoureuses, en faveur d'une dame qu'il aimoit et qu'il appeloit Sibille, à mesure qu'il crut en âge, il s'exerça aussi sur des sujets plus sérieux et plus dignes de lui, ce qu'il fit à l'exemple de Platon, lequel après avoir composé dans sa jeunesse des Epigrammes amoureuses pour Agathon, son favori, traita puis après à plein fond les sciences humaines et divines et

par là s'acquit le nom de sage, voire même de Divin. Et certes c'est ce que dit aussi notre poète, dans une agréable élégie latine qu'il eut soin d'insérer au frontispice d'un de ses livres :

*Ille ego qui teneras teneris amplexus in annis
 Delitias, puero dum puer hæsit Amor,
 Claudipedesque Elegos imitatus, Gallica princeps
 Imparibus lusi metra quaterna modis.
 Istis jam ut nucibus matura (1) ætate relictis,
 Quid verum cœpi querere, quidque decens.
 Versiculosque leves, numerosque exosus inanes
 Ludicra nunc varicæ non satis apta comæ,
 Utilia excutio veterum monimenta sophorum,
 Vivereque et Parcâ disco vocante mori, &c. &c.*

En effet il s'adonna tout-à-fait à la méditation de la Philosophie Platonicienne et à la politique de Xénophon, tous deux excellens et fameux disciples de Socrate, mais tous deux rivaux et secrets adversaires, puisqu'en louant tous deux à l'envi leur sage maître dans leurs divers ouvrages, ils n'y font aucune mention l'un de l'autre.

Mais encore que notre auteur eût beaucoup de doctrine, et qu'il n'écrivit peut-être pas sans génie, si est-ce que sa versification est si contrainte et si dure et même en quelques endroits si barbare, qu'il paroît bien qu'encore que la poésie

(1) Le manuscrit porte, à tort, *natura*.

françoise fut son amour et les délices, qu'elle n'étoit pas son talent ordinaire⁽¹⁾. L'amour aveugle qu'il avoit pour sa patrie lui faisoit employer indifféremment toutes sortes de mots François et Normands, bons et mauvais, ce qui l'appelle aimer jusqu'aux vices du lieu de sa naissance. Et en disant cela je n'entends parler que de sa Poésie, car quant à sa prose, je la trouve beaucoup plus exacte et plus pure, soit qu'étant postérieure à ses vers, il eût davantage étudié nôtre langue et que sur ce sujet il eût eu à Paris quelque conférence avec les maîtres, soit qu'étant né homme, il eût eu plus d'inclination au langage des hommes qui est la prose, que non pas au langage des Dieux qui est la belle poésie.

Ses œuvres peuvent être divisées en deux parties, dont la

(1) Colletet, si indulgent d'habitude pour les plus piètres rimeurs, nous semble ici par trop sévère. Le style de Doublet abonde, il est vrai, en inversions souvent un peu forcées, mais il n'est ni très rude, ni très barbare. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'affecter une trop servile imitation des tournures Grecques et Latines. Doublet, pénétré de la lecture des anciens, les copie, quand il ne les traduit pas; mais il rencontre aussi parfois des expressions pleines d'une grâce, d'une finesse et d'une naïveté charmantes.

M. le Vicomte de Gaillon, dans la remarquable Étude dont nous avons parlé déjà, pèse notre poète à de plus justes balances, quand il dit que ses *Élégies* sont écrites « si non dans le style coulant que demande Du Bellay dans son *Illustration de la langue françoise*, au moins avec une certaine élégance dans les bons endroits. » (*Bulletin du Bibliophile*, 1856, p. 739 et suivantes).

première contient les Elégies amoureuses, imprimées à Paris, in 4°, l'an 1559. Mais pour ce que je suis bien aisé que mon lecteur juge après moi du mérite de son style, voici le commencement de sa première Elégie.

*Je discourroi mille hautes pensées
Et ia mes mos rien qu'enflé ne sonnoient.
Iliades et Odissées
En mes mains nuit et jour tournoient.
Pour entonner par mesures égales
Sur un vers graue et d'éroïque pois,
Ces chères victoires nauales
De nos demi brulés Dieppoys.
Mes cousins mors, et mon ébrassé (1) frère
La bien auant au combat m'auoient mis,
Et la Muse, non trop contraire,
Mille clairons m'auoit promis.
Tout alloit bien: Amour s'en prit à rire
Et de mes vers, qu'égaus il vit marcher,
Leur coupant vn pié sans mot dire
Toute une moitié fit clocher.*

Le reste va du même air et fait fort bien paroître en plusieurs endroits, par l'emploi des fables et des histoires anciennes et modernes, qu'il auoit bien lu les bons livres et qu'il n'étoit pas ignorant des affaires de son tems. Ainsi quelque

(1) Il est dommage que le mot *ébrassé*, bien plus expressif que *manchot*, son synonyme, n'ait pas été préféré à ce dernier.

Le frère de Doublet, dont il s'agit ici, se nommait *David*, comme son grand-père, David Mifant.

aversion que j'aie de la dureté de son style, je ne laisse pas que de croire que la lecture de ses écrits ne sera pas infructueuse à ceux qui brûlent du désir d'apprendre quelque chose.

Ces Elégies sont suivies de quelques épigrammes, qu'il traduisit en François des anciens auteurs Grecs et Latins, mais qui me semblent bien éloignées de la grâce qu'elles ont en leur langue naturelle.

La seconde partie de ses œuvres, imprimée à Paris, l'an 1582, contient quelques versions en prose Française de plusieurs traités de Xénophon, comme les quatre livres des faits et paroles mémorables de l'antique Socrate, qui est le vrai titre de leur original, ce qu'il appelle, contre leur vrai titre et je ne sçais sur quel fondement, les Mémoires de Xénophon; la bien hâteuse mort de Cyrus l'ainé extraite du huitième livre de la Cyropédie, et quelques autres.

Il vivoit encore l'an 1582, assez âgé, ce que je conjecture de ce qu'il dit dans une de ses Elégies, imprimée dès l'an 1559, où il se plaint que déjà ses cheveux se méloient et commençoient à grifonner (1).

Antoine du Verdier, La Croix du Maine et Draude l'ont

(1) Ronsard, de même, dans son Dialogue des Muses (*Œuvres de Ronsard*. Paris, Frank, 8 vol. in-16, T. II, p. 483), dit :

*J'ay les yeux tout battus, la face toute pafte,
Le chef grifon et chauve; et je n'ay que trente ans!*

nommé dans leurs Bibliothèques. Et l'auteur de l'Art poétique françois (1) dans son second livre, le met au nombre des beaux esprits de son siècle, qu'il juge capables de reprendre les mœurs corrompues par de doctes fatires : ce qu'il dit en ces termes un peu embarrassés :

*Si Doublet, animé de Jumel (2) qui préside
Sçavant au Parlement de nostre gent Druides,
Met ses beaux vers au jour, nous enseignant moraux,
Soit en deuil, soit en joie a se porter égaux.*

J'ajoute à tout ce que j'ai dit de lui que j'inférerois volontiers de ces vers suivants, de la façon (Élégie 19), qu'il faisoit profession de la religion réformée (3) :

*Tant qu'aura France une chrestienne teste,
Tant y vivront les Psalmes de Cahors.*

(1) Vauquelin de la Fresnaie. — Les vers cités se trouvent à la p. 66 des *Diverses Poësies du Sr de la Fresnaye Vauquelin*. Caën, Macé, 1605, in-8°.

(2) Pierre le Jumel, Sr de Lisores, homme fort lettré, fut reçu président au Parlement de Rouen en 1571. Il était d'une famille considérable de l'Élection de Pont-l'Évesque.

(3) Ces vers ne prouvent autre chose qu'une vive admiration pour les Pseaumes de Clément Marot, alors dans leur nouveauté. Doublet a d'ailleurs fait lui-même sa profession de foi :

*Car devôt suis : et la dîme, sans faute,
De tous mes fruits nostre curé reçoit :
Et n'est feste basse ni haute,
Dont le iour chommé ne me soit.*

Une déclaration aussi formelle exclut tout soupçon d'hétérodoxie.

Car à quoi bon tant louer le bon Marot, sur cet article de
ses Pfeumes huguenots, s'il n'étoit de son parti même, ou
en quelque forte fauteur de l'hérésie?

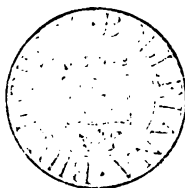
GUILLAUME COLLETET.



ÉLÉGIES

DE

JEAN DOUBLET.



Vertical line on the left margin.

Vertical line on the right margin.

E L E G I E S

DE IAN DOVBLET

DIEPPOYS.



AVEC PRIVILEGE.

A P A R I S,

Pour Charles Langelier, Libraire Juré de l'Vniuersité de Paris,
tenant sa boutique au Perron de la Salle des Merciers,
ioignant la porte de la grand salle du Palais.

1559.

.

AV LECTEUR.

NE ne fai doute, Lecteur debonnaire, que plusieurs graues & vertueus personnages, & bien doctes, ne trouuent mauuais en la plus part de mes rimes ce suget d'Amour, lequel aiant empesché pieça toutes les presses de France, s'est fait appeler par quelcun assés ironiquement Francoise filosofie, Et aucunement suis-ie bien de leur auis. Mais il te plaira confiderer que l'aveuglée ardeur de ieunesse, aiant pris, malgré toutes mes raisons, le frein aus dens, m'emporta par force en ce champ de son plaisir : Dans lequel errant en depit de moy, ne sauoi, pour vn peu me desennuyer, autre chose faire que rediger aucune fois par écrit quelques miennes fantasies, en termes & propos conuenans tant à mon age qu'à ma fortune. Ce qui m'a, peut-estre, diuertit de plus facheus maus. Toutefois en ce faisant ie ne crein auoir beaucoup transgressé les bornes de modestie : aiant toujours euité comme vn rocher toute cete deshonneste lasciueté, laquelle vsurpée impudemment par quelques antiques Elegiaques, les a rendus moins recommandables aus chastes oreilles, & a fait grand tort au reste de leurs doctes & ingenieuses inuentions : Là ou, s'ils eussent mieus aimé tirer quelque peu, que du tout lacher la bride à leurs esprits, on ne leur auroit reproché peut-estre les ebas de leur ieunesse, non plus qu'à Platon : lequel, selon Aule Gelle, aiant peu apres à traiter tant de diuine & humaine sapience, se ioua

EPISTRE

d'epigrammes amoureux en son premier age. Car telle imperfection ne merite moins estre excusee en vn homme ieune, que la verneur & furté en vn fruit non mur. Quant à cette nouvelle composition de Francoises Elegies, à la mienne volonté que quelque esprit plus eureux s'y fut bien employé deuant moy, lequel auroit, peut-estre, inuenté quelque vers & nombre plus propre & mieux rapportant au disthique elegiaque. Car, quant à moy, voiant la façon vulgaire de nos vers estre plus courte que l'exametre & pentametre, Et la difficulté de mesurer deux lignes Francoises capables de sentence entière & parfaite, ainsi que se trouue ordinairement le sens clos en vn disthique : Je confesse que mes dois n'ont sceu, pour cete heure, tordre fil plus propre à lier et assembler fleurs elegiaques que ces petis quatreins de vers inegaus. N'ayant toutefois deliberé me tant complaire ny ostiner en ma propre inuention, que ie ne la laisse & quite tresuolontiers si tot qu'il en sortira d'autre main quelcune meilleure. Au demeurant, ie ne doute aussi, qu'entre mes rimes ne se trouuent plusieurs termes, qui sentent à pleine bouche ce terroir de Normandie, veu que i'en suis né, & y ay tant de temps esté nourry. Mais avec ce qu'iceus termes m'ont semblé autant ou plus propres & signifians, qu'autres quelconques d'ailleurs, l'affection que chacun naturellement doit porter à sa patrie, ainsi que i'espere, m'en excusera. Car l'amour que i'ay à ce lieu de ma naissance, m'en fait plaire non seulement le langage, qui n'est que bon : mais parauenture aussi quelques vices. Et ne

voy point que ce tresnoble royaume de France, aiant inseparablement marié à sa coronne, nostre Normandie, ne doiue admettre le bon langage d'icelle (qui n'est à vray dire que le sien mesme) aussi bien que toutes les autres choses. Car s'il deigne bien receuoir nos hommes au service de ses guerres, et admettre nos deniers en tous ses affaires, pourquoy dedaignera-il une douzaine, peut-estre, de bons mos Normans, portans sa mesme liurée & affés connus pour siens, veu que à tout propos il en emprunte mille barbares & étrangers, voire des mains mesme de ses ennemis? Or, pour l'orthographe, s'entrebatement les Grammariens tant qu'il leur plaira: Je trouue les nouvelles raisons estre les meilleures, si le plus commun usage leur auoit donné son consentement. Car par elles, le vray son de nos paroles pourroit demourer plus fidelement à iamais representé. Mais quant à moy, ne presumant point que mes opuscules soient pour passer à vne posterité, ie ne me suis point beaucoup soucié de changer ainsi rigoureusement toute l'écriture acoutumée, & ay permis aus Libraires s'y gouverner à leur poste: me doutant bien, que mille autres vices, lours & grans affez en ce petit liure, ne te donneront loisir (ô lecteur) d'arrester ton œil sur telle maniere de legeres fautes.

In Giouenil faillir é men vergogna.

ELEGIE DE I. D.

A IAN DOVBLET

Dieppois.



A mesme main, qui soubz l'art de sa
mere

L'horreur des vens violente apaisoit,
Et avec Apollon son pere
Vanter vn Orphée faisoit.

Deffous sa harpe alors industrieuse
Trainoit sonnans vne douce chançon
(Chose semble bien merveilleuse)
Les rochers & chesnes au son.
Chesnes & rocs estoient la fotte troupe,
Le peuple sot sautelant alentour,
Qui ne veit onc la double crouppe,
Ou les neuf seurs font leur sejour.
C'estoit la gent des siecles miserables,
Qui de douceur iamais rien ne songea,
Ne se plaissant qu'en mille fables
Que soimefme elle se forgea.
Or ta douceur à nulle autre seconde,
En mille vers attiquement sucrés
Nous redonne la grand'faconde
Et des vieus Latins & des Grécs.
Non pour tromper (chose facile à faire)
Deffous vn vers plus grauement batti
Le sens d'un ignare vulgaire
Ou d'un populaire abétti :

Mais pour raur les fauantes oreilles
D'vn faint troupeau non iamais se faoullant
 D'ouir les nombreuses merveilles
 Qu'en tes vers tu nous va coullant.
Soit qu'en ton vers Sibille se demeine,
Quand sa rigueur langoureux tu descris,
 On te voit endurer la peine,
 On voit tes plaincts, larmes, & cris.
Soit que plus dous ta parole fillée
Chante ses ieus, sa beauté, sa vertu,
 La grâce des cieus est pillée
 Et son chef en est reueftu.
Soit qu'il te plaife abaiffer le tien ftille
A déplorer la mort d'vn perroquet,
 Vn dous fucre, semble, distille
 De son industrieux caquet.
Ton vers encor, bien qu'en moi il propose
Plus la moitié que ie n'i fai de bien,
 Me fait promettre quelque chose
 De moi mesme qui ne fuis rien.
Certes, Doublet, ni le harpeur de Thrace
Trainant les bois, ni le Thébain auffi
 N'eurent iamais autant de grace
 Comme tu en respans ici :
Ni cestui la dont la harpe sucrée
Par le peril des ondes euité,
 A sa Methimne consacrée
 Aus piés de l'immortalité.

ELEGIES

Bref, ceus qui ont autrefois pris la peine
De veoir Parnasse ou Pinde decouuers
 Reconoiffent vn' Hippocrene
 Dedans le sucre de tes vers.
Aussi ta Dieppe, horreur de l'Angleterre
En ton honneur ia te dresse vn autel,
 Et toute la Normande terre
 Te votie un renom immortel.
La France aussi ce grand trefor ne cele :
Mais je la voi, & point ne te déçois,
 Je la vois defia qui t'appelle
 Son premier Ouide François.

A LVI MESMES

Sonnet.

O bien heureux & bien heureux encore
 Diuin Doublet, bien heureufe cent fois
 Ceste douceur, ce miel & ceste vois,
 Dont le hault ciel heureusement t'honore.
Sibille heureufe, en celui, qui t'adore,
 Qui deploiant ses bien escriuans dois
 Dit la beauté dont heureux le deçois
 Et ta Vertu qui ce siecle redore.
Je voi defia fous ta Muse diuine
 Viure Amarille, & renaistre Corinne,
 Et leurs amans de vos gloires' troublés,
Rougir honteus, vous donnant la couronne
 Du vert Laurier, qui vos chefs enuironne,
 Et vos honneurs par trois fois redoublés.

Elegie



ELEGIES DE IAN DOVBLET

DIEPPOYS.

Elegie 1.

NE discouroy mille hautes pensées,
 Et ia mes mos rien qu'enflé ne fonnoient,
 P Iliades & Odissées
 En mes mains nuit & iour tournoient.
 Pour entoñner par mesures égales
 Sur un vers graue & d'eroïque pois,
 Ces cheres victoires nauales
 De nos demi brulés Dieppoys.
 Mes cousins mors, & mon ébrassé frere
 Ia bien auant au combat m'auoient mis,
 Et la Muse non trop contraire
 Mille clairons m'auoit promis.
 Tout alloit bien : Amour f'en prit à rire.
 Et de mes vers, qu'egaus il vit marcher,
 Leur coupant vn pié fans mot dire,
 Toute une moitié fit clocher.
 Qui t'a donné, faus garlon plein de ruses,
 Tant de pouuoir sur ce qui n'est point tien?
 Nous & nos vers sommes aus Muses
 Petit Larron, tu n'i as rien.

B.

ELEGIES

Et tout cela, & autre iniure meinte,
Libre & hautain comme i'etoie alors,
 Ofai bien lui dire sans feinte,
 Dédaignant un si petit cors.
Mais, l'afetté, plus i'ufoi de colére,
Plus il rioit : Il tira cependant,
 Et fenti sa fléche légère
 Ains que l'eusse aperceu bendant.
Pren, Cupidon, pren de mes vers la reste ,
Trenche-les tous, longs ou cours à ton gré,
 Pourueu qu'vn peu moins me moleste
 Ce fer chaut dans mon cueur ancré.
Or m'excusés, fontes vomisse flammes,
Chateaux flotans, & gendarmes nageurs,
 Excusés moi vaillantes ames,
 Qui vos cors laiffates veinqueurs.
Adieu vous di, ia suis trop vain et bléme
Pour assés haut vos prouëffes corner.
 Chanter me convient pour moi-même,
 Ains mes chans en larmes tourner.
Si quelque vois, bien que foible & chétive,
Encor se peut de mes poumons tirer,
 I'ay de quoy, contre Amour pleintiue
 La faire à iamais soupirer.
Mais l'oncle mien, ce Mifant docte-sage,
Qui mieus défend sa constance que moy
 Et onq' à ce tiran volage
 N'obligea le neu de sa foy.

Cetui pourra trompeter vos fais d'armes,
 Dieppoyz guerriers, si que nul autre mieus.
 Et tandis ce friant de larmes
 Se baignera deffous mes yeus.

Elegie 2.

NI tous les Turs, ni l'archere Angleterre,
 Comme ie croi, tant de fleches n'ont pas,
 Comme fur moy feul en defferre
 Vn archerot non iamais las.
 Et perce tout. De quelles doubles mailles
 De quel acier couvrir donques me pui
 Quand le Dieu mêmes des batailles
 Se rend & ses armes à lui?
 Quand i'aperceu que de son arc abile
 Il m'aguignoit, ie m'en alay leger
 Blotir derriere ma Sibille
 Et la presentoie au danger.
 Mais comme font quelques foudres légères,
 Quoyque toufours ie la tinffe au deuant,
 Les trais, fans l'ateindre, ou non gueres,
 Me vindrent percer bien auant.
 Caché me fuis entre ces neuf brunettes,
 Qu'il creint, dit-on; Son arc me trouva la.
 Plongé me fuis dans leurs eaus nettes,
 Son trait iufqu'au fons deuala.

ELEGIES

Le pren la course, à vol il me deuançe :
Le fuy sans cesse, il me fuit sans repos :
Et iamais qu'au cœur ne me lance
Quoyque ie luy tourne le dos.
Sur mon cueur donc sans cesse pleut et grelle
Du fer pointu. C'est grand cas toutefois,
Encor vit ce corps poure & fraile
Qui mort deut estre mille fois.
Car cest archer dans l'Hydre Lernienne
Ne va pas querre vn pront venin mortel,
Mais, dans la forge Lemnienne,
Beaucoup pis, un feu immortel.
L'espert boiteux qui son père se cuide
Luy bat des fers dont le coup porte feu,
Et d'esprit tout soudain, nous vide,
Mais n'occit, las, que peu à peu.
Or je m'arreste : il vaut mieux me submettre,
Je veus l'attendre, & plus ne reculer,
Car ce feu moins ardra peut-estre,
Le laissant à son gré bruler.
Torches ainfi, plus de branle on leur donne,
Plus ardent fort : & se voit meint flambeau,
Sans estre touché de perfonne
S'en aller éteignant tout beau.
Vn ieune beuf, s'il restiue & ne vueille
Du neuf collier, plus est batu beaucoup
Qu'vn aprenti de bonne vueille
Et qui tire du premier coup.

Vn caualin, f'il est dur & farouche,
 Maint rude mors souuent le fchera :
 S'il preste à toutes mains la bouche
 Rien qu'vn dous fil ne machera.
 Amour, peut-estre, à ceus qui luy restiuent,
 Plus d'aigre aussi, plus monstre de rigueur.
 Qu'aus volontaires qui le suiuent,
 Et se submettent de bon cueur.

Elegie 3.

P Vis qu'Amour donq par force m'a fait rendre
 Et mon orgueil ne m'a rien profité,
 Il est tems d'autre chemin prendre,
 Par douceur & humilité.
 Tres humble serf, maistresse Damoizelle,
 Tien à iamais te plaife en gré m'auoir,
 Te plaife ce mien ardent zelle
 A toy dedié recevoir.
 Voicy vn cueur, qui son ame derniere,
 Pour ton amour, fans regret, soufflera :
 Voicy vne foy tres-entiere,
 Qui iamais ne te branlera.
 Si tu n'oïs point vn long ordre de titres,
 Quand on m'apelle & n'ay qu'vn petit nom,
 Si tu vois peintes en mes vitres
 Des armes de peu de renom,

ELEGIES

Si bien fort loin les bornes ne dilate
Mon petit fons en peu d'acres arté,
Si fur mule en longue écarlate
Au Palais je ne fuis porté,
Phebus pourtant, & les neuf doctes filles
De moy font conte, & m'aimer deignent bien,
J'ay faueur des Graces gentilles,
I'en ay d'Amour, qui me fait tien.
Telle ma foy, telles mes meurs ie vante,
Qu'aus Dieus, fans plus, en bonté céderont,
Et ma richesse plus vaillante
C'est ce cueur ouuert, simple & ront.
Ce n'est pas moi qui se plaife en plus d'vne,
Ie ne fuis pas vn iournalier changeur,
Iamais, ou il n'est foy aucune,
Soucy que toy n'aura mon cueur.
Puiſſé-ie vſer tout ce que plus me file
La chiche vieille, auprès de toy touiours,
Et entre tes regrés cent mille
Clorre l'eureus bout de mes iours.
Preſente moy, tandis, matières bonnes,
Qu'eureusement ma Muſe deduira,
Car ſi telles tu me les donnes
Mon vers de meſme fortira.
Les vers Tuſcans ont fait par tout le monde,
Belle à iamais Angelique voler :
Et ceus d'Ionique faconde
Font encor d'Hélene parler.

Cynthia aussi, & Néméfe & Corine
 Viuantes font dans noz bouches encor,
 Pourceque la Muse latine
 Les bienoura de plumes d'or.
 Par mes quatreins, nous deus aussi, peut-estre,
 De siecle nul ne ferons oubliés :
 Et nos noms en bruit pourrai mettre
 Eternellement alliés.

*Elegie 4. a Iaques Mifant
 fon oncle.*

TV me reprens, quart frere de ma mere,
 Cher oncle mien & i'en rougi aussi,
 Que tant vne Muse legere
 M'occupe en l'aueuglé fouci.
 Soit que ie file à trois cordons vne Ode,
 Soit que ie cloche en ces quatreins boiteus,
 Mon chant n'a iamais qu'vne mode,
 Amour le fait gay ou piteus.
 Amour touiours, touiours vne Sibille,
 De tout mien vers font l'vn ou l'autre bout :
 Et ia le caquet de la ville,
 M'en tient en ses fables partout.
 Mais que veus tu? La Parque fileresse
 Qui de ton sang me fait eureuse part,
 Peu de ceste tienne sagesse
 Peu de tes vertus me depart.

ELEGIES

Dès le berceau vn dru effein d'Himéte
Aiant brouté tout le mont des neuf feurs,
 Affis fur ta tendre bouchete,
 T'enyura d'Attiques douceurs.
Et peu apres (comme à cete Pandore
Chacun des Dieus, mais par destin meilleur)
 Chacune fille de Memore
 Te donna fon plus de valeur.
Mais ce mur fens dont les cieus te comblerent
Auant le poil, ces esprits fi raffis,
 Qui n'ayant que vint ans semblerent
 En auoir plus de trente fis.
Maîtres toufiours de ta ieunesse sage,
N'ont permis onc vn feul trait dé ta main
 En chose laffive ou volage
 Sur la carte estre coulé vain.
Car f'il t'a pleu de ton ancre t'ébatre,
Peignant ou Grec, ou François ou Latin,
 Tu ne t'es point fait Idolatre
 D'vn œil brun ni d'vn rond tetin.
Ou l'immortel, en qui feul se confie
Tout sage cueur, ton fuget a esté,
 Ou d'antique filozofie
 As défoui quelque saint traicté.
Rouan encor en letres d'or conferue
Les graues chans de doctrine fucrés
 Que l'enfance de ta Minerue
 A la mere-vierge a facrés.

Les Lis fleuris, les Palmes glorieuses
 En ont été hors du Carme couuent,
 Par tes Muses victorieuses
 Iusqu'icy raportez souuent.
 Et quantefois tes saintes comédies
 Ont rauy Dieppe a l'entour se foulant,
 Mathieu Fournier ses melodies
 Si douces y entremélant ?
 Telle a esté l'erbe nouuelle & tendre
 Le vert printemps de tes esprits naiffans :
 Mais à quant nous fais tu attendre
 Ces fruis derriere meuriffans ?
 Cedés Romains, cedés poëtes d'Ellade,
 Cedés Tuscans, & nos Francois aussi :
 Ne sçay quoy plus que l'Iliade
 S'en va tot éclorre d'icy.
 Et, cependant cruellement se iote
 De mes esprits ce petit Diable-Dieu,
 Qu'ores ie blame, ores ie loüe,
 Et ne veut ouir mon adieu
 Ses primes ans, si vray les liures difent,
 Enamoura le celeste Platon :
 Et de luy encore se difent
 Les tranfis baisers d'Agathon.
 Mais tot après, volant bien d'autres ailes,
 Et d'autre amour aueque l'age épris
 Saillit aus choses eternelles,
 Et en Dieu ferma ses esprits.

ELEGIES

Virgile auffi fa douce Amarilide
Jeune chanta, & fon fier Alexis,
Puis deuers la graue Enéide
Tot se tourna mur & raffis.
Mais, las helas, plus fiere destinée
Verds & meuris violente mes ans,
Qui dans ceste flamme oftinée
Ia pres de trente font cuifans.
Amour pour moy n'a point l'aile volage,
Amour pour moy n'est point vn Dieu leger :
Car pièça fis en mon courage
Plus n'en peut, semble, deloger.

Elegie 5.

O R, fi tu peus, porte torche Hymenée,
Excuse toy, & di, pour ton honneur,
N'auoir ceste noce menée
Qui me vole tout mon bon heur.
Nie, ô Himen, que la ta flamme pure
Ait éclairé : nul ne te vit benir
Ce lit, qui me couuoit iniure,
Ni le pain, ni le vin tenir.
Ton frere ailé, ta mere Gnidienne
De ce festin s'écarterent bien loïn :
Et Iunon la pronubienne
D'i affister onques n'eut soïn.

Car ce iour la, iour de noire pierrette
 Merqué chés moy, iour de gauche-corbeau,
 Vne innocente pucelette
 Passoit toute viue au tombeau.
 O durs amis ! ò cruel parentage !
 Qui d'auarice éblouis & troublés,
 Ce que nature déparage,
 Par force & contre ell' assemblés.
 Le gay Printems d'vne verte ieunesse
 Trop mal se couple a vn sterile Yuer,
 A vne feure vieillese
 Qui touiours triste veut réuer,
 S'il est renté de deus ou trois fois mille,
 Si fon argent vn peu haut l'eleua,
 Si en longue housse par ville
 Sus vn Ane écourté f'en va,
 Si n'esse assés à vne vierge gaie,
 Qui cependant flaitrir ses roses sent :
 De belles bagues on la paie,
 Mais vne vaudrait mieus que cent.
 Car, fufit-il fi vn procès le ride,
 Ou de ses biens touiours quelque fouci,
 Ou les piés ou les mains lui bride
 Quelque neu de goute endurci ?
 Tel il iouit, ains le iouir dedaigne
 D'vne beauté, vif souuenir des cieus,
 Qui trop loiale l'accompaigne,
 Mais d'autant chaste elle apert mieus.

ELEGIES

Maudite donq, deus & trois fois maudite,

Maudite encor, ô fortune, fois-tu :

Prodigue à qui ne la merite

Et toujours écarfe à vertu.

Si des tresors que ce peuplasse admire,

Tu m'eusses fait, o aueugle, ample don,

J'auroi plus que ie ne defire

Et mes amours à l'abandon.

Froit maintenant & seulet ie demeure,

Pour tout plaisir quelques rimes cousant :

Et pour passetems de mainte heure,

Mes vices propres ne taifant.

Or, ieunes gens, fuies ces Muses viles

Ce vain scauoir : & trop mieus ferés vous

Que n'auons fait, nous inutiles,

Nous faineans et poures fous.

N'aprenés rien que l'Ane d'or Bartole,

Parlés ce plaid que sur la perche on vent,

Et furement, de ceste école

Vous fuiura du monde le vent.

Grans biens & tot, ceus-la sans plus assemblent,

Et font d'honneur, ce semble, au grand chemin :

Et le noble & le vilain tremblent

Sous leur regne de parchemin.

Mais facent tout, & tout gouverner puissent

Biens & honneurs soient sous leur seule main,

Et à leur poste, peruertissent

Tout le droit diuin & humain.

Tant seulement vueillent n'auoir enuie
 A nos amours. deignent nous conceder,
 Au moins, qu'vn poure homme, en sa vie,
 En puisse quelqu'vne garder.

Elegie 6.

VNe Sibille en mes yeus la premiere,
 Darda du sang, mais elle m'ême aussi
 Bien tot se voirra la derniere
 Si touiours m'est cruelle ainsi.
 Cruelle, hélas? ce qu'elle & tout le monde
 Croit & appelle honneur & sainteté,
 Faut-il qu'en moy seul ie me fonde,
 Le nommant tort & cruauté?
 Tout ce qu'honneur, le trésor d'une dame,
 Tout ce que peut chasteté pardonner,
 Et sauf ce seul point qui difame
 Elle accorde tout me donner.
 Que veus tu plus, ô ma flamme importune?
 Pourquoi plus outre épous tu mon desir,
 A vn bien que pièce fortune
 Par autre main a fait saisir?
 Je ne suis pas ce rauisseur infigne
 Qui viola d'Himen le flambeau saint,
 Aimant ceste fille du Cigne,
 Dont l'Asie encore se plaint.
 Je ne suis pas ce mi-cheval mi-homme
 Qui espera d'autrui femme iouyr,

ELEGIES

Mais loïn , avec si chere femme
Hercul' ne le souffrit souffr.
Plutot mourir, que moy perfonne pure,
Moy sacré prétre à ces neuf chastes feurs ,
 Corrompre ou fouiller je procure,
 Du monde les plus faintes meurs.
Ce beau propos, qui m'est bien changé ores ,
Amour alors, d'aventure écouta
 Et, me trouuant si ferme encores,
 D'aucune faute se douta.
Quoy? i'auoi fait, dit-il, si ample brèche
Sur ce rimeur, & sur sa rime auffi,
 Et encor contre moy se préche,
 Et ne m'a qu'en demi fouci.
Voions que c'est : lui que rien ne délaie,
Tot pour me voir, eut ses yeus découuers :
 Et se blasna, non de ma plaie,
 Mais de mes yeus laissés ouuers.
Qui est, dit-il, ce nouveau poëte sage,
Qui aimer pense & l'aveugler ne veut ?
 Et, ce disant, sur mon visage
 Son bendeau ferre tant qu'il peut.
Délors, délors, aueugle iusqu'en l'ame,
Ne fai qu'errer : Délors me déconnoi :
 Délors ni honneur ni difame,
 Ni tort ni raison ne connoi.
Et, cependant, touiours sage & acorte,
Et clairvoiante, & constante touiours,

Sibille, sur ses raifons forte,
D'Amour se moque tous les iours.

*Elegie 7. à Daud Doublet
son frere.*

SEcond Doublet, non autre que moy même,
Frere de sang, frere de cueur auffi,
Pourquoy me fai-tu triste & blême,
Te montrant blême & triste ainsi ?
Car, soit que Mars du Scorpion te darde
Ses fiers destins, soit que du Bouc cornu
Ce facheus Saturne regarde
L'heure, qu'es sous le ciel venu,
Ostinément à tes astres consentent
Les miens pareils : Ton heur & ton malheur
Par même destin me presentent,
Selon toi, plaisir ou douleur.
Mais ne croi pas que l'humaine franchise
Perde le gré de ses libres raifons,
Quelconque Planète maitrise
Du Ciel les fatales maifons.
Nos iours, peut-estre, & minutes legeres
Pendent la haut, iusqu'à la mort contés,
Mais nos bonnes & pires cheres
Sont au franc de nos volontés.
Laisse tomber ce front cordé de rides,
Iete ce foin qui ton age dément :

ELEGIES

Et penle que tu tiens les brides
Qui menent ton entendement.
N'estant ny vieil, ny poure, ny malade,
Malade, poure, & vieil ne semble encor :
Connoi le bonheur qui t'œillade
Et ta fanté, & tes ans d'or.
Ni de l'enfant, qui est encor a naistre,
Ne pren souci : cependant qu'il viendra,
A lui quelqu'un de nous, peut-estre
La vie & la place rendra.
Son monde ainsi conduit Nature sage,
Qui ront le vieil pour le nouveau batir,
Et nous fait céder à l'autre age
Qui de nous tombés doit fortir.

*Elegie 8. à Pierre Desmireurs
Médecin.*

LE même Dieu, ceste alme Médecine,
Cher Desmireurs, t'inspire largement,
Qui pour tout partage, m'assigne
De ses Lauriers le rongement.
Reduire au ton les musiques vitales,
Et nos accors iustement égaler :
Et outre les trames fatales,
Du iour à nos ames filer,
C'est, Desmireurs, la fin utile & belle,
C'est le cher but de ton art précieux,

Qui

Qui, hors de nos poudres, t'appelle
 Apres mille bien-fais, aus cieus.
 Ainsi aquit ce serpent d'Epidaure
 Auec son pere au monde maint autel :
 Ainsi, dans le ciel, ce Centaure
 Luit encore archer immortel.
 Mais nous chetifs, qu'au seul son d'une Lire
 Tient amusés cest inique Apollon,
 Et qui de vaines chansons dire,
 Eternellement r'afollon'.
 O troppe simple, hélas, ie nous egale,
 Pardonnés-moi, ie nous egale, hélas,
 A la chanteresse Cigale
 Qui l'yuer dur ne preuoit pas.
 Sous le dous ciel, qui roufoiant l'abréuue,
 Elle sans foin, criquée iour & nuit :
 Tout autant que la saison bréue
 D'un clair Esté sur elle luit.
 Tandis nos iours le Scorpion retire
 Au pair des nuis, & tot l'archer des cieus
 Vens, neiges & glaces nous tire,
 Et l'yuer grifonne en tous lieux.
 La mal prouide alors estre abusée
 Tard s'aperçoit, tard acuse ses chans :
 Plus ne lui tombe la roufée,
 Plus rien ne se recouure aus chams.
 De fain donc meurt, & auec ell' à l'heure,
 Mene mourant son importun cricri :

ELEGIES

Helas, f'il faut qu'ainfi ie meure,
Au moins viue ce que i'écrit.

Elegie 9.

Comme tes yeus, & comme ton cueur même,
Comme ta vie, & plus que tout ton or,
Sibille iure qu'elle m'aime,
El' le iure, & i'en doute encor.
Car au befoin, d'vn Aquilon la foudre
Qui si fouuent ceste Ourse fait geler,
Plus vite qu'vne vague poudre
Soufle tout ce ferment en l'air.
Tantot me nuit de l'œil de Dieu la crainte,
Œil tout voiant : tantot ront mon bon heur
La foi, qu'vn prétre lui fit sainte :
Tantot cent dangers de l'honneur.
O Roi des cieus, ce peu de chose humaine
Vas-tu guétant de ton œil immortel ?
Ton repos a-il quelque peine
De tout ce désordre mortel ?
Vn tas de gens nous font par ialoufie,
Croire ici bas qu'on t'ofence d'aimer :
Et, par force, à leur fantafie,
Cruelles lois en font semer.
Or, ces plus vieus, ces fages testes grises
Toutes leur loi sachent de poinct en poinct,
Sachent & les choses permises,
Et qui permises ne font point.

Mais tous ébas, ma Sibille, conuiennent
 A nos ans vers, ans trop bref limités :
 Et d'amour en pardon nous viennent
 Les aueugles temerités.
 Ces Grés menteurs (si plus en est memoire)
 Après la mort, ie ne sçai ou la bas,
 Aus bonnes femmes faifoient croire
 L'orreur de mille étranges cas.
 Mais Radamant, Cerbere, Tififonne,
 Stige, Acheron, songes d'hommes creintifs
 Pieça plus n'éfritent perfonne,
 Que quelques enfans bien petis.
 Or, dis-tu foi, ce que ton age tendre,
 Sous le Latin d'un vicaire étolé,
 Te fit promettre, sans l'entendre,
 A qui pieça l'a violé ?
 Auant les ans, une Nonne bigote
 Ne peut le monde à iamais abiurer,
 Ne peut, de son ame deuote,
 Sous-age, le long veu iurer.
 Auant les ans, ni garfon ni pucelle
 Leur propre bien ne peuuent étranger :
 Pouuois-tu en chaine eternelle
 Ta ieune franchise engager ?
 Ce qu'a passé la simpleffe ignorante
 De l'age moindre, est tenu pour non fait :
 Et y a loi vous secourante,
 Qui tout cela casse & defait.

ELEGIES

Vierge, honteuse & trop peu ferme encores
Pour resister à tes rudes amis,
 Ce que tu contredirois ores,
 Lors par force tu le promis.
Ta main trembloit, passant ceste promesse,
Et bégaïant ta langue te vendoit,
 Car, le cueur, ma seule richesse,
 Toujours mien rester entendoit.
Amour lui même ourdit nostre alliance,
Ains que bien nés le soleil nous eut veus :
 Et par sa fure prescience,
 De loin l'un à l'autre étions deus.
Que vaut sans lui vne foi contractée?
Quelle promesse, à ton aduis, te tient?
 Amour pour toi la retractée
 Et cest homme à tort te detient.
Peus-tu baïser ce rechigné visage
Qui de sa vie vn fous-ri ne songea ?
 Peus-tu embrasser ce vieil age
 Sepulture & terre deia ?
Et moy ton cueur (si fausse tu ne iures)
Moy si dispos, moy de trois fois neuf ans,
 Moy coifé des faintes verdure
 Qui couronnent les frons sauans,
En vain ie cours, ia deus Olimpiades,
Tiers de de mes ans, apres tes rares pas :
 Chante en vain Sonnets & Ballades,
 Et oubli' repos & repas.

Que di-tu plus ? Quelle excuse, Sibille,
 Peut maintenant tes rigueurs pallier ?
 I'enten bien, d'angers plus de mille
 Te font de l'honneur foucier.
 O que de nuit, & tenébres épeffes
 Dans nos espris ! ô aueugle fouci !
 O honneur ! comme tu t'abaiffes,
 Las ! & qui te mesure ainfi ?
 Tel cuide donc te chercher, qui t'euite,
 Car, fans nos vers, tu ne tiein que trois iours,
 Et l'honneur, qui les ans dépite
 Par nos mains passer doit touiours.
 Ton Pelignois t'a-il defhonorée
 Douce Corinne ? es-tu infame donc,
 Viuant' par fa plume dorée,
 La plus heureufe qui fut onc ?
 Tant que douceurs, tant que durer au monde
 Graces, Amours & neuf Muses pourront,
 Touiours, par une main faconde
 Délie & Néméze viuront.
 Mais la Déesse auecques Mars furprife
 Au dur filé de fon cocu boiteus,
 Corrompt ceste braue entreprife
 Dans ton cueur, peut-estre, douteus.
 L'alme Venus, s'il faut croire ce conte,
 Par ce malheur trop plus fine deuint,
 Et voulut qu'vne telle honte
 Plus onc à fes amis n'auint.

ELEGIES

Délors donna ces rufes mille & mille
Ces tours futils aux seruiteurs vaillans,
Pour tromper la garde inutile
Que font des ialous trop veillans.
Ell'enseignna deuant les maris dire
Tout ce qu'on veut, avec signes discrets,
Montra chiffres obscurs ecrire
Et deuifer iargons secrets.
De fausses clés, de legeres échelles,
De pain aus chiens les amans auifa,
De feutre mol fait des semelles,
Et tous huis verueux apaifa.
Bref iusqu'au lit elle même nous meine ,
Dans la ruelle, et de sa propre main,
Tient le foupir de nostre aleine,
Tant que f'endorme le vilain.
Que veut-on plus ? Si les chiens par fortune
Ont abaié au bruit d'vn huis malin
C'estoit vn Lémure nocturne
Quelque rauaudeur Gobelin.
Car, croi-tu pas ces vieilles mentereffes,
Qui tous cornus les ont veu tracasser ?
Et faut au saint-esprit des messes,
Qui loin dela les veut chasser.
l'auoi tout dit. L'vnique à mes yeus belle,
Avec deus mos me repasma tout coi.
Ie t'aime plus que moy, dit-elle,
Mais Dieu seul plus que toi & moy.

*Elegie 10. pour palinodie à
la precedente.*

PEre des dieus, humble te remercie,
 l'ay devant toi quelque vergoigne encor :
 Et ne s'est au vice endurcie
 Mon ame, qui se repent or.
 De mille abus mes pources yeus coupables
 N'osent honteus vers ton ciel se dresser,
 Ni ma langue, nourrie en fables,
 A tes oreilles s'adresfer.
 l'ai tant de nuis en vanité passées,
 l'ai tant de iours en vice dépendus,
 Tes saintes lois tant tréspassées,
 Tes dons & graces tant perdus.
 l'ai tant peché, tant & tant, ie l'accorde :
 Mais, ô Seigneur, tu vois que fans ce poinct,
 Ton immense misericorde
 Lieu à s'étendre n'auroit point.
 Indigne suis de ta clemence, pere,
 Indigne suis de ta promte merci.
 Mais, qui tes graces desespere,
 Cetui seul te trouue endurci.
 Voi, pere, voi comme est forte & friande
 La fauce glus de ce monde pipeur :
 De quel fucre il nous afriande,
 Autour de son piege attrapeur.
 Aus vns hautains des hauteffes il offre,
 Du dous loisir aus autres ocieus,

ELEGIES

De l'or aus chiches il encofre,
D'honneur paift les ambitieus.
Mais quant à moy, ni ses dignités vaines
Ne m'ont charmé, ni son venteus orgueil,
Ni ses loin étendus dommaines,
Ni de ses écus le recueil.
Mon ame, ô Dieu, ne l'est point détournée,
Pour rien tant vil, du train de son salut :
Autre chose trop mieus ornée
A me seduire, hélas, valut.
Vne beauté, chef d'euure de nature,
Tu le fais bien, au monde me lia :
Et là ma poure ame en torture
Son Dieu & foi même oubliâ.
Chose si rare & perfection telle
Portoit plutot du ciel vn souuenir,
Estant, d'elle en autre, vne échelle
Pour iusqu'aus sources paruenir.
Et, à vrai dire, ainsi la même bouche
Le me chantoit, mais par ieunesse, lors,
Mon esprit encore farouche
N'entendoit qu'à ce terreus cors.
Qu'euffé-ie fait ? des l'œillade premiere
Vn sang ardent mes fenestres perça,
Et tout mon bon sens en arriere :
Sous le blanc palefroi versa.
Délors, mon Dieu, si quelque reste encore
Me demeuroit, de tant peu de sauoir

Que

Que i'auoie acquis, pour ta gloire
 Chanter un iour à mon pouuoir :
 Tout l'emploiai en rimaille impudique,
 Vain que i'étoie, enforcerel cuidant.
 Ceste belle, ceste pudique,
 Qu'encor ton esprit va guidant.
 Et tant alla ma mechanceté folle
 Que ce tien œil qui nuit & iour nous voit,
 Iurai estre vn songe friuolle,
 Pourceque creinte elle en auoit.
 Iurai Enfer & sa noire canaille,
 De tes haineurs l'éternelle prison,
 N'estre que vaine épouuantaille,
 Aus petis enfans fans raison.
 O Dieu seigneur, pourquoi tant nous delaiiffes ?
 Couler si bas pourquoi nous souffres-tu ?
 Esse, que tes mains sauueresses
 Dautant plus montrent ta vertu ?
 Or te mercie, & graces immortelles,
 Sauueur puiffant, à ta bonté ie doi :
 Car échapé des rets mortelles
 Encor sous ta garde me voi.
 Tu as permis qu'apres ce beau vifaiige,
 Que, maugré lui, dis ans ai adoré,
 De l'esprit, trop plus bel image,
 Enfin me fuis enamouré.
 C'est cestui-la, qui mes fables lascives
 Si faintement confuses rabatoit,

ELEGIES

Qui toutes mes raifons chetiues
D'une feule tienne matoit.
Ah , fol Amour, que nous contrains-tu dire !
Que loin fai-tu nôtre fens foruoier !
Mais heureux qui fauf f'en retire,
Et te peut d'un dédit paier.
La plume donc, pour amende foit arfe,
Qui fous ma main, hélas, tant blafema :
Et la carte en cendres éparfe,
Ou telle lettre fe fema.

*Elegie 11. à Charles Cardinal de Bourbon, Arch.
de Rouen, en paffant par fa maifon de Gaillon,
à fon retour de Rome, mois de fept. 1555.
auquel an les vignes furent gelées.*

O Nq', si ie pui, mon Prelat, ne fe face,
Que ce Dieppoys qui n'a que toy Seigneur,
Deuant ton facré chateau paffe,
Sans rien laiffer à ton honneur.
Celer ne doi, fans mille & mille blames,
De mes quatreins les douces liaizons,
Au foigneus pafteur de nos ames,
Et vrai feigneur de nos maifons.
Or, en bon heur, puiſſe ta Normandie
T'auoir reueu noble fang de nos Rois,
Qu'arreffoit dure maladie,
Trop loin de tes plus chers endrois.

Vn peu trop cher nous coustent ces sains peres,
 A Rome elus, grans porte-clés des cieus,
 Dont si souuent les lons misteres
 Nous priuent de l'heur de tes yeus.
 Comme en nos ports, la bonne mere pleure,
 Quand son cher fils, absent apres dis mois,
 Par les vens contraires, demeure
 Au neuf pais du rouge bois :
 Elle se voue à Cleri et à Diue,
 Et brulle cire, & omone deniers,
 Et touiours guéte sur la riue
 Et interroge mariniers.
 Ainfi, Prelat, ton Normant diocéze
 S'est angoissé de toi son pere absent
 Et vn iour lui en sembloit seize,
 Par l'ennui qu'vn tel desir sent.
 Aussi ton œil vn soleil se peut dire,
 Car, cependant qu'absent il a esté,
 (La vigne ne m'en peut dédire)
 Nous n'auons point senti d'Esté.
 Or, tes pais, sur qui bien loin proiete,
 D'vn œil hautain, Gaillon ses raions d'or,
 De beau tems n'auront plus soufrete,
 Puisque tu les reuois encor.
 Gaillon, Louiers, & du Roule les costes,
 Aiant senti ce Soleil reuenu,
 Ia déia presentent aus hotes
 Le raifin tout mur deuenu.

ELEGIES

Bref ton retour, Sacré-cramoisi prince,
Depuis Pontoize à nos plus falés bors,
Ramene en toute ta prouince
L'heur, qui comme toi en fut hors.
O trop heurus, trop & par trop encore,
Heurus Gaillon, seul quasi possesseur
Du prelat que ce Nort adore,
Pour son plus noble deffenteur.
N'aurons-nous point nous autre ceste grace,
Qu'vn iour vn iour te puissions voir aussi,
Sur nos bors que la mer embrasse,
Venir relacher ton fouci ?
Tu y verras quell' eau borne ta terre,
Et de ton port le calme & ample fein,
Tenant mille vaisseaus de guerre,
Qui s'arment à plus d'vn dessein.
Les vns d'amont le blont Flamen menassent,
Autres d'auai au noir Espagnol vont,
Aucuns à nos marchans qui passent
Scorte fure & fidelle font.
Tu y verras aussi ces Hourques fieres,
Pour qui sembloient nos haures trop petis,
Et en cent honteuses banieres
Leurs Aigles vaincus & captifs.
Leurs gros canons, à ta venue heureuse,
De nos rampars, iusqu'au ciel tonneront,
Mais d'autre vois plus amoureuse,
Mes Muses ton nom fonneront.

Elegie 12.

P Vis qu'il t'a plu, ma douce ame Sibille,
 Puisqu'il t'a plu, mes vers te nommeront :
 Mes vers plus de cent fois cent mille,
 Sous ton nom se renommeront.
 Si iusqu'ici mes Muses en enfance
 Ont soupiré François, Grec ou Latin,
 Le lecteur n'a eu connoissance
 Sinon d'une feinte Catin.
 Ainsi Lesbie à son docte Catulle
 Maint vers onzein faussement remplissoit :
 Ainsi Némése au dous Tibulle
 Maint fluant couple fournilloit.
 Or cetui-la de vray-nommer rougisse,
 Qui son amour peu nète sentira :
 Car la nostre pure & sans vice
 Moins déformais y mentira.
 L'amant Tuscan que fit sa flamme sainte
 Tant soupirer à l'entour d'Auignon,
 N'vfa point de lointaine feinte
 A déguiser un diuin nom.
 Diuin vraiment, fut le nom de la fiemme,
 Et d'Apollon & des Muses aimé :
 Mais dis fois le nom de la mienne
 A esté diuin estimé.
 Pardonnés-moi Cumane & Erithrée,
 Vous autres huit aussi pardonnez moi,

ELEGIES

L'onzième à Dieppe s'est montrée,
Qu'a toutes preferer ie doi.

Elegie 13. de Fontainebleau.

PAR les sablons, par les roches desertes,
Dont les os durs ces chateaus ont murés,
Par les hautes étables vertes,
Des cerfs, du vilain affeurés,
Maigre, ennuié, lassé me reproméne,
Chargé du foin qu'a nos Dieppoyz ie doi,
Mais, surtout, me poise la péne
D'estre, Sibille, loin de toi.
Ni les iardins, ni la fontaine viue,
Nommant ce lieu du nom de sa bell' eau,
Ni l'Estan, ni sa fraiche riue,
Ni des pauillons le plus beau,
Ni les couleurs des longues galeries,
Qui, la vois prés, monstrent vn monde vif,
Ni les riches tapisseries,
Ni bronze, ni marbre naïf,
A eus mon œil tellement ne rauissent,
Qu'a toi touiours ne sroupire mon cueur :
Ains à chaque pas rafraichissent
Les memores de ma langueur.
Soir & matin, que ces bois ie trépasse,
O Ninfes, di-ie, & Satires pelus,
Qui ci dans mainte fosse basse
Couplés vos amours dissolus,

Peussé-ie, au moins, main en main, sous cete ombre,
 Quelques cent pas avec madame aller,
 Peussions-nous, bouche à bouche, vn nombre
 D'honnestes parolles méller.
 Voiant bondir ces sources eternelles
 Du roc mouffu, qui pas ne semble feint,
 Ah, di-ielors, combien de telles,
 Ce mien feu n'auroient pas esteint.
 Voiant partout la deuise roiale,
 Ceste Salmandre au feu se nourrissant,
 Ie pense à la flamme loiale
 Seule, ta merci, me paissant.
 En bronze ai veu l'Egiptienne dame,
 Antique piece, & parlai en ce point,
 Ce Serpent, Reine, au bras t'entame,
 Et Cupidon au cueur me point.
 Bref, visitant tailles, bosses, peintures,
 Quelconque part m'en aille regardant,
 Amour vient en mille figures
 Nouvelles fléches me dârdant.
 Mais, plus que tout, ces Sibilles m'affollent,
 Peintes partout pour leur diuin renom,
 Desirant que mes vers t'enrollent
 L'onzième de ce sacré nom.

Elegie 14. à vn sien cousin.

DEmi cueur mien, douce part de mon ame,
 Trécher cousin, que demanderoit mieus,

ELEGIES

Vne nourriffe bonne femme
Pour son dous enfançon aus Dieus ?
A te regir, ceste prudence mure,
A t'exprimer, tu as ce parler dous.
Tes biens croissent, ta santé dure,
Et te fuit la faueur de tous :
Car cil tu n'es qui son or miserable
De mois en mois f'en va profituant,
Pour auoir d'vfure execrable
L'enfantement continuant.
Ni cil aussi, que la mer dépitée
Géne de peur, & tient de fommeiller,
Doutant de sa nef agitée
Qui l'or d'Espaigne va piller.
Les Muses seurs, des ton enfance tendre
Dans leurs secrets te tiennent enchanté,
Et sur toi plus ne peut descendre
Souci que de leur fainteté.
Ore t'endort de la Pouille le Cigne,
Ore t'émeut le Mantuan clairon :
Tantot Seneque t'endoctrine,
Tantot t'emmielle Ciceron.
Tu scais les tons qui de ton petit monde,
Sous quatre humeurs temperent les acors,
Tu entens & ce qui abonde
Et ce qui manque au foible cors.
Les lois aussi, non pas ces glozes dures,
Ni ce vil plait que la perche reuent

Mais

Mais les lois tres-saintes & pures ,
 Ton esprit exercent souuent.
 Tandis reluit ta maison clere & nette,
 Ta table est mise ou n'a ni trop ni peu,
 Tu n'es à blanche ni brunette
 Ataché d'insoluble neu.
 Or, quel palais, quell' ardente écarlate,
 Quel banc d'azur, peint des roiales fleurs,
 Quell' humble suite, qui les flate
 Par presens, prieres & pleurs ?
 Quel vain honneur, suiui touiours d'enuie,
 Charmer pourroit iusque la ta raison,
 A laisser ce miel de ta vie
 Pour tel fart, qui n'est que poison ?
 De meigre ennui, d'auarice affamée,
 D'œil enuieux, ni d'amour insensé
 Ni d'ambition enflammée
 Le palais n'est point dispensé.
 Cuifans fous, & angoisseuses creintes,
 Y entrent bien, mille ennemis secrets,
 Mille amitiés fauses & feintes
 En montent bien les haus degrés.
 Viuons, ami, viuons ce que nous sommes,
 Viuons, mortels, viuons ce peu de iour :
 Tantot vient éteindre les hommes
 Vne nuit d'éternel sejour.

ELEGIES

Elegie 15.

L Eger aneau, qui de madamoifelle
 Vas, f'il lui plait, le petit doit lier,
 Aneau, qu'on doit, du feul bon zele
 De qui te donne, aprecier.
 Va t'en heurus, ceste chair blanche ceindre,
 Que de mes bras, bien fier, toute ceindroi',
 Va t'en à ceste beauté ioindre,
 A qui trop mieus ie me ioindroi'.
 Mais ne fai quoi, feul trouble de ma vie,
 Certain honneur qu'ell' f'ostine garder,
 Et le malin plait de l'enuie,
 Ne lui souffrent rien hazarder.
 Or, fur ton rond, par le dehors, tu portes,
 Cest œil d'azur, apres les fiens taillé,
 Mais di lui qu'autres mains plus fortes,
 Le vif semblant m'en ont baillé.
 Car ses deus yeus, & mille éclers d'œillades,
 Dessus mon cueur, que bien dur il trouua,
 Amour, à mille poinçonnades,
 Lui-même par neuf ans graua.
 Et au dedans de ton cercle ai fait mettre
 Vn cueur secret, que ne connoisse aucun :
 Cache auffi ceste bréue lettre,
 L'OEIL A TOVS SOIT, LE CUEVR A VN.
 L'œil à tous soit, il faut qu'vn soleil luise,
 Et ne se peut telle clarté cacher :

Mais le cueur que trop plus ie prife,
 Au mien feul vueille f'atacher.
 L'aneau de fer au doit de Prométhée,
 Ramenteuoit les durs & pefans fers,
 Que pour peu de flamme empruntée,
 Il auoit sur le mont foufers.
 Mais cétui d'or, en ton doit, foit un signe
 Des liens d'or, liens dous & eureus,
 Qu'épris de ta flamme diuine,
 Porte ce mien cueur amoureux
 Or t'en va donq lui porter ma penée,
 Baguete d'or, mais d'or a peu conté,
 Si avec lui n'est balancée
 La bonne & riche volonté.
 Que fuffes-tu de ce Tiran de Sardes,
 L'aneau charmé qui fon maifre cela,
 Car, malgré les langues bauardes,
 I'iroy' moy-méme iufques la.
 I'iroy' moy-méme & parleroi' moy-méme :
 Fi de papier, fi de rimes aufsi :
 Voir lui feroi' ma face bléme,
 Et, au long, ouir mon fouci.
 Et qui gardroit ceste deftre inuifible,
 (Non le Réaume ains la Reine affectant)
 D'enuoier au monde paifible,
 Les testes qui me nuifent tant?
 Mais ie m'oubly : quels chateaus en Espagne,
 Quels fonges vains, quels fouhets fai-ie ici ?

ELEGIES

Va aneau , & porter lui deigne.
Auecques toi , ma foi auffi.

Elegie 16.

AVtre que moi , pour les gras benefices,
Suiue la mule aus prelats cramoifis :
Autre que moy coure aus offices,
A force de Soleils choifis.
Ce n'est pas moy , qui pour faus honneur vende
Ma toute d'or , ma chere liberte ,
Ou pour vne oifiue prebende ,
Entre les ânes foye arté.
En pais ie tien de iuste patrimoine ,
Non loin borné , vn peu de fons Normant ,
Qui fans rien faire , comme vn moine ,
Me nourrit , si ie veus , dormant.
Là , pour tout foin , ie plante à droites lignes,
Maint grand iardin de freres arbrifleaus ,
Esperant , car ce font nos vignes ,
Vandanger leurs iaunes monceaux.
Et , niuelant , fi bien ie les compasse ,
Que de tout fens , les ordres infinis,
Touiours d'vne pareille espace
Entr'eus se trouuent difinis.
Pour leur abry contre ce froit Borée,
Les chesnes forts , & les ormes épés,
De maint reng à chacune orée ,
Les ceignent comme enuelopés.

Le long louchet, ou la courte faucille,
Entre mes mains ne me fait honte lors,
 Ni ce lou velu qui m'abille,
 Ni les fouliers fales & ors.
De la charue aucune fois, peut-estre,
Les mancherons moy-même guiderai,
 Et du fôtet sonné en maistre,
 Les iumens lasses hasterai.
L'eur de ma main fera voir dans nos granches,
Les purs fromens, iufqu'aux tuiles tafs s,
 Et, du dous revenu des branches,
 Nos celiers iufqu'  l'arc pressés.
Car deuot fuis : & la dime, fans faute,
De tous mes fruits nostre curé reçoit :
 Et n'est feste basse ni haute,
 Dont le iour chomm  ne me soit.
Le bon patron de ce poure village,
Qui n'est qu'un faint des plus grosses façons
 Vn rude bois & lourd image,
 Toutefois nous nous y passons,
Voit chacun an, avec maint feu de cire,
Tout son autel de mes bons fruits couvert,
 Et du prime  pi ie lui tire
 Vn chapeau mi-iaune mi-vert.
Son guet aussi (croi s peuple) me garde,
Et mon bétail si furement maintient,
 Que nul larron ne s'i hazarde,
 Et le lou même s'en abstient.

ELEGIES

Lous & larrons (propice ainfi la Lune
Toujours vous soit) n'aiés point apétit ,
De vous acquerir proie aucune,
Sur ce mien tropelet petit.
Maint riche parc fera plus convenable
A vos aguets : la ne vous feignés point ,
Grand nombre eft volontiers prenable ,
Et vient aus larcins mieus a point.
Pour le marché mes bestes ie n'engréffe ,
Ie ne ba point pour la hale mes blés ,
Ni n'aten des chertés la preffe ,
Epargnant mes greniers comblés.
Ie vi , fans plus : & , euft fa corne pleine
Toute verfée Abondance chés moi ,
Par les derniers fruits , à grand peine ,
Conduit iufqu'aus nouueaus me voi.
Les dieus auffi plus outre ie n'inuoque :
Car, affuré de mon annuel pain ,
Des grans richesses ie me moque ,
Ie me moque auffi de la fain.
Et me fufit, au loin de toute enuie ,
Sans plus de biens , fans plus d'honneurs auffi ,
Dans ceste mediocre vie ,
Borner le vol de tout fouci.

Elegie 17.

PEre Apollon , (car en ta sainte garde
Et tiennes font les Sibilles auffi)

O Pæan, c'este-ci regarde,
 Regarde, ô Pæan ceste-ci:
 Ne souffre pas ceste onzieme Sibille,
 Pour qui louer m'as donné tant de vers,
 Estre vendangée inutile,
 Des le printemps de ses ans vers.
 Ou est déia ceste clarté iumelle,
 Qui ton rayon dans ses yeus égalloit ?
 Ou est l'ardeur douce cruelle,
 Qui si viue en étinceloit ?
 Qui a fa ioue, hélas, decolorée ?
 Qui de son teint a ce beau pourpre éclus
 Y estant partout demeurée
 Vne blanche nege fans plus ?
 Or éfanqué ce rond bort de sa bouche,
 Corail non plus, mais cire droit-on :
 Et tout son chef pend & se couche
 Comm' vn demi trenché bouton.
 Car la voila, lasse, gelée & pale,
 Sans cueur, fans force, vne marbrine mort :
 Puis, apres ce bref interualle
 Toute rebrulera plus fort.
 Comm' vn brandon qui deuore sa méche,
 Et iusqu'au bout, de l'vfer n'a repos,
 Ainfi ce feu fieureus la seiche,
 Boit son sang et vide ses os.
 Plus propre, hélas, vne fieure amoureuse
 Ceste ieunesse en soupirs bruleroit,

ELEGIES

Et puis, doucement langoureuse,
D'autre accès la régèleroit.
Paciemment, & fans regret, malades
Soient tous ceus-la, qui, chargés des vieus ans
 Mi-morts, tremblans, pales & fades,
 Ne font plus qu'au monde nuisans.
Mais ceste fleur, à peine écloze encore,
Ce digne ni des petis ailés Dieus,
 Languir deia ne doit pas ore,
 Sur la faison de tout fon mieus.
Comme au coucher de tes lumieres lasses
Tout se noircit d'vne fraieuse nuit,
 Et chacun, les horribles faces,
 Des Larues vagabondes, fuit :
Ainsi, clair Dieu, ceste étoile luisante
Qui tous mes sens, par ce monde, guideoit,
 Auiourdui baffe & languissante,
 Troubler bien fort, bien fort me doit.
Tout me fait peur, & crein mon ombre même,
Car, à tout pas, vn mort, ce m'est auis,
 Au moins ne fai quel ombre blême,
 Se presente à moi vis à vis.
Mais, ô Phebus, si pour vn de tes cignes
Tu m'as élu, si m'éleuer en l'air,
 Si entre tes vierges diuines
 Tu veux sur Pinde m'appeller,
Preff', ô Pæan ceste herbe vertueuse,
Dont sceut ton fils si bien celui guerir,

Qui

Qui fa nouerque incestueufe
 Dédaigna d'amour fecourir.
 Et, épreignant quelque ius falutaire,
 Dieu guerisseur, vien toucher ceste-ci,
 Pour a la quelle teule plaire
 Me plait des vers le dous fouci.
 Car, comm' en vain vn clavier jaune foulent,
 Leger-trotans les organistes dois,
 Si les vens derriere ne coulent,
 Pour animer les douces vois :
 En vain aufsi toute la vierge troppe,
 Son miel fur moi & fon sucre perdroit,
 En vain de la iumelle croppe
 La source toute s'épandroit.
 Si ie ne fens ces raions de madame,
 Dis mille esprits fur ma teste tirer,
 Qui feuls peuuent la vie & l'ame
 A mes Eléges inspirer.
 Fieureus Démon soit qu'vne main forcière,
 Par charme exprés, & orrible oraïson,
 Pour de madame estre murtrière,
 Te commande ici ta maison,
 Soit que toi-même, enclin a toute iniure,
 Faïfant ce mal, ton naturel tu fuis,
 Par les Muses ie te conïure
 Et par ce Parnasse ou ie fuis,
 Par Apollon, qui tous vous extermine,
 Par les Amours, par les Graces trois feurs,

G

ELEGIES

Par l'alme Déesse Ericine,
Par les Beautés & les Douceurs,
Vide d'ici : Tififonne cruelle,
Que grondes-tu ? o monstre stigien !
Prison te plairoit eternelle,
D'vn si beau, si heureux lien.
Va, vide, fui : va, sieure délogée
Faire bien loin quelque vieille trembler,
Et iamais plus ne sois logée,
Ou l'amour tu puiffes troubler :
Veus-tu logis ? entre, ie te commande,
Dans ces ialous, & les mene à la mort :
De là, bien seront ta viande,
Tant de langues qui me font tort.
Pour ceste cure, ô seul lustre du monde
Piéça déia ie te medite vn chant,
De la Cielade vagabonde
Qui receut Latone accouchant.
Ie dirai, comme onque puis non bougée,
Se ferma là, comme encore tetant,
Tu rendis ta mere vangée,
Du monstre la perfecutant.
Et n'oubliurai la touiours verte fueille,
Dont tes cheueus aiment le rond lien,
Ni, ce sanglant pris, la dépeulle
Du temeraire Phrigien.

Elegie 18.

I'En fai bien vne, vne esperte flanniere,
 Et n'aille aucun en rechercher plus loin,
 Je fai d'amours vne courtiere,
 Vne maquerelle au besoin.
 Toutes les nuits, vaudoise abominée,
 (Tel est le bruit) greffe son cors ridé,
 Et passe par la cheminée,
 Sur le dos d'un balai bridé.
 Plusieurs ont creu qu'a ces charmes arriue
 Humble et tremblant, le noir peuple d'Enfer,
 Et que d'humain sang elle écriue
 Ne fai quels mots à Lucifer.
 Sans nulle peur, és croizés cemetieres
 Passe les nuits, entre les pales corps,
 Qui, par ses oraifons forcieres,
 A elle reparlent tout morts.
 Ell' fait que vaut, en sa toille nouvelle,
 Dans vne nois, l'araigne enseuelir,
 Et que vaut seiche la ceruelle
 Que d'vne chate on peut cueillir.
 Or, tout ainsi que sa chaude ieunesse
 Sans nulle honte en luxure brula,
 Auiourdui, non mieus, en vieillesse,
 Autre feu d'auarice elle a.
 Vn prompt babil, vne ruze assurée
 Front impudent, ongles lons & futils,

ELEGIES

Foi à tout propos pariurée,
Sont les meilleurs de ses outils.
Pour son métier, toutes bendes fréquente,
Mais, tant que peut, s'acoste iour & nuit,
De ceste ieunesse opulente,
Qui bien cher peu de plaisir suit.
Là elle regne, elle fait les parties :
Quelque simplette ell' préche ce pendant,
D'aucunes, par plait conuerties
Les bons mariages vendant.
Car ell' n'est pas de ces vieilles publiques,
Qui, pourement vn écu pratiquant
De quelques claustrales reliques
Sur le soir se vont trafiquant.
Braue de soie, & le velours en teste,
Les bons endrois, impudents, ne fuit,
Ains s'égale à la plus honneste,
Et de sa noblesse fait bruit.
Mais ce pendant, pour sa proie, elle guette
Si quelque riche est a pourvoir encor,
Ou, si quelque vefue est ieunette,
Car pescher y veut chaine d'or.
Aiant ouï par les bruits de la ville,
Qui peu à peu doublant courent touiours,
Que le mari d'une Sibille,
Bien riche auoit fini ses iours :
A elle vint, & me sembla sa langue
Pour beaucoup nuire estre diserte affés,

Car i' oui toute la harangue,
 Entre deux huis sur moy poussés.
 Apres vn mil de ces vulgaires plaintes
 Que volontiers tel exorde contient,
 Et vn fleuve de larmes feintes,
 Qu'à sa poste el' lache & retient :
 Mais quel profit, dit-el', quelle ressource
 De tous nos pleurs? que vaut ce dur remors?
 Dieu de tant de vain pleur se cource,
 Et ne seruent larmes aus mors.
 Tel long ennui, Sibillette mamie,
 Ne fait qu'esteindre, en ceste ieune fleur,
 Vostre beauté déia blémié
 Qui s'écouleroit toute en pleur.
 Dieu, s'il lui plait, puisque d'vn il vous priue,
 Qui fut, vrai est, vn peu foible et agé,
 Pour vous, (car vostre feu arriue,
 Et le sien étoit délogé)
 Vous pouruoir, par sa grace benigne,
 D'autre moitié à vous egale mieus,
 Car, vraiment, vous en estes digne,
 Et aués bon bruit en tous lieux.
 Renon aués de ménagere bonne,
 Et, Dieu merci, vos biens font de bon pris,
 Et déia plus d'vne personne
 De vôtre beauté s'est épris.
 l'en fai bien vn, mais quoi? ie suis bien neuue,
 Il n'est pas tems. Toutefois, pourquoi non?

ELEGIES

A toute heure qu'vn bien se treuue
Il le faut prendre, ce dit-on.
Occasion, la déesse volage,
Telle se peint, si i' ai bien retenu,
 Tout son poil pend sur le visage
 Le derriere est chauue & tout nu.
Arriuant donc, doit au poil este prise,
Car elle s'offre, & s'offrant touiours fuit,
 Puis, n'ayant plus au dos de prise
 Se moque du sot qui la fuit.
Cil que ie di, qui vôtre se souhète,
S'il faut aus biens & honneurs s'arrester,
 N'estoit que premier vous appéte,
 Premiere deusisés l'appeter.
Et n'est pas lourd, comme il semble, peut-estre,
Dur, ni grosier : mais telle office veut
 Qu'on se face graue apparoitre,
 Et le plus séuère qu'on peut.
Vn autre en fai qui ia presque en rafolle,
D'age moien, & riche & fain & fort,
 Quoiqu'vn malin bruit de verolle,
 Ait menti sur lui à grand tort.
I' en fai encor. les voulés vous d' espée,
Ou financiers ? à Rouen ou Paris ?
 Elisés, pour n'estre trompée,
 Le vous baille au chois cent maris,
Mais à vrai dire, &, en loiauté pure,
Pour le conseil qu'aus ieunes puis deuoir,

(Car le tems qui piéça me dure,
 Beaucoup de choses m'a fait voir)
 Il n'est que trop, de ces mugués qui balent ,
 De ces iolis, qui fur eus portent tout :
 Mais ceus, qui pour épouzer valent ,
 Se choisissent par autre bout.
 Epouzés moy quelque assureé riche homme,
 D'vn haut estat si pouués honnoré,
 Tel que celui que ie ne nomme,
 Mais premier vous l'ai figuré.
 Apres sa mort vos douaires augmentent ,
 Et, lui viuant, faute vous n'aués point ,
 D'autre mille gentils, qui tentent
 Vous donner leur seruice à point.
 Qu'aués vous peur? le saint cornu Moyses
 A mort iadis tel esbat condamnoit :
 Auiourdui , par nos gens d'Eglise,
 Autre doctrine se connoit :
 En ce tems-ci, pour pudiques j'auotie ,
 Celle, sans plus, que nul onq' ne requit
 Gentille n'est qui ne se iotie,
 Et toute belle en doit l'aquit.
 Le tems volage à pas larron se glisse,
 Et sans mot dire, hélas, trompe nostre œil,
 Et comme vn courfier en la lisse,
 Nos ans décochent au cercueil.
 Tandis qu'aués la claire matinée
 De vos beautés, n'en espargnés l'ébat ,

ELEGIES

L'exercée est plus tart minée,
Quoiqu'vn soir toutes les abat.
Vn bon habit demande qu'on le porte,
Et tout metal au seruir s'eclaircit,
Et maison qui n'ouure sa porte,
Deserte, tantot se moizit.
Beauté aussi moins fert, et plus s'empire,
Plus on s'esbat, plus claire se fait voir,
Et croiez que pour y suffire,
Il en faut plus d'vn seul auoir.
Pensés, ma fille, à ce plus riche donques,
Qui vos estas vous accroistra toujours,
Et, chés qui, faute n'aurés onques
De mille commodés amours.
Ie ne creu pas vne langue puante,
Qui contoit hier, & ie soutin que non,
Que ia de vôtre foi se vante,
Ne sai quel ieune homme sans nom :
Pour toute chose, vn poete assés abile,
Enfant de Dieppe aus riués de la mer,
Si fol d'vne étude inutile
Qu'autre chose ne veut aimer.
Quand ce seroit Clement Maraut lui-même,
(Ai-ie failli ? Marot dire voulois)
Ou ne sai quel Ronfard de même
Qui se dit Pindare Gaulois,
D'eus ni de lui, qu'auriés-vous autre chose
Qu'vne Balade, vn Rondeau ? voila tout :

Mais

Mais mieus vaut vn écu en prose,
 Que mille rimes fans vn fout.
 Tels, ni amis, ni maris ne faut faire,
 Car publier tantot leur dame font,
 Et de leur femme le douaire,
 Se prent sur Parnasse le mont.
 Deuant Dieu foit de l'honneste homme l'ame,
 Vôte mari, ce renom il avoit,
 Que de procès, comme sa game,
 Toute la pratique il fauoit.
 Et outre encor ses biens, dont prou vous laissez,
 (Qui bien en vous est en méchef bon-eur)
 Il étoit extrait de noblesse,
 Dont ausi vous reste l'honneur :
 Combien facheus, & combien (ce vous semble)
 Fort a porter, & dur a voir feroit
 A nous tous vos amis ensemble,
 Qu'ainfi tant d'eur vous periroit ?
 Après Rouen, ô feiour bien étrange
 Dans telles eaus, en cet air marinier :
 O de maris différent change !
 Après vn Euesque vn Mounier.
 Ainsî filoit la langue serpentine
 Son dous venin, quand ie fu découvert,
 . Au suruenir d'vne voisine,
 Par l'vn de mes huis mi-ouuert.
 Mes mains à peine à peine se garderent,
 Qu'aus rares creins, aus plourars chafsieus,

ELEGIES

Au ridé mafque ne darderent
Leurs ongles alors furieux.
Dieu , pour loyer, te doint , vielle donnée,
Sans feu , sans vin , le refte de tes iours,
Rien qu'yuer par toute l'année,
Et gofier alteré touiours.

Elegie 19.

Mille enuieux, douce-chere Sibille,
Graces à Dieu, n'ont sceu que mordre en moi,
Si non cete étude tranquile
Que ie fui pour l'amour de toi.
Ce dous loifir à grand vice m'imputent,
Trop, ce leur femble, aux hommes mal féant :
Et ce train des Muses reputent
Euure d'vn efpit faineant,
Veulent ils point qu'en la perche criarde
Mon plait ie vende ? ou que moy même afsis,
Oyant vn auocat qui farde,
Ie dure cinq heures ou sis ?
Veulent-ils point qu'a mes coftés ie mette
D'art Milanoise, espée & dague aufsi,
Et fur ma teste, vne plumette,
Pour estre bien plus noble ainfi ?
I'aurois du Roi les gages d'vn gendarme,
Au reng vaillant de ces hardis iuteurs,
Qui ne donnerent onq alarme
Qu'aus poules des bons laboureurs.

Ou bien, plairoi-ie, en misse courte robe
 Treforillon, vn de ces courtifans,
 Qui, de ce que leur chiffre robe,
 Peu ne rendent gorge en dis ans ?
 O poures gens, ce que leurs cueurs desirent
 N'est que caduc, passager & iournal :
 Et mes defirs hautains aspirent
 Au point de renom eternel.
 Toute leur peine vne gloire pouréte,
 Vn faus honneur ne cesse pourchassant,
 Et d'écus, outre leur soufréte,
 Sommes oisives amassant.
 Mais, non plustard, par les cloches funebres
 Leur dernier bruit sonné leur sera tout,
 Et leur nom, sous mêmes tenebres,
 Avec leurs torches aura bout.
 Ce mien loisir, ce tant d'heures oisives,
 Tous leurs trauaus, tandis, furmontera :
 Car, par euures à iamais viues,
 Nos noms à la mort otera.
 Tant qu'aura France vne chrestienne teste,
 Tant y viuront les Pfalmes de Cahors,
 Et Noel n'y sera plus feste
 Quand Denifot en fera hors.
 Plutot saint-Marc perdre lairra sa ville,
 Qu'elle son Bembe : & lors se reioindra
 Ce bout d'Italie à Sicille,
 Quand Sannazar s'i esteindra.

ELEGIES

Quand ieunes ans fuiront amours et armes,
Lors Ariofte [on] chantera bien peu ,
 Et quand amans viuront fans larmes,
 Petrarque fera mis au feu.
Tant que foit Grece & d'Ilion la place,
Tant en ce monde Homere demourra ,
 Quand troupeaus paitront fur la glace,
 L'Arétuzain berger mourra.
Quand nous verrons d'Amour la trouffe vide,
Et de fa mere esteint l'ardant flambeau ,
 Les couples onze-piés d'Ouide
 Ne sembleront plus rien de beau.
Les marbres donc , & d'acier dures lames,
Trouuent leur fin : le tems les ronge & mord :
 Mais nos liures ont quelques ames
 Qui les exentent de la Mort. .
Ce peuple vil les choses viles suiue,
Seul ses honneurs, seul tienne bien son or :
 Pourueu qu'à iamais reste viue
 De moi tant bonne part encor.
Il me fufit que mainte vierge mure,
Me chante vn iour à fon rauï brument ,
 Et maint garçon , par auenture,
 Vienne ici lire fon tourment.
Sur les viuans, fans plus, broute l'enuie,
Et les defuns plus ne deigne aifaillir.
 Après donq cete courte vie
 Nofre honneur ne nous peut faillir.

Elegie 20.

Puisque l'Enuie encore donq s'afile,
 Pour de nos cueurs le ferme neu trancher,
 Blamant cete petite ville,
 Que pour moy tu veus raprocher.
 Ie suis ingrat, mon cueur, ma Sibillette,
 Si, de ma plume, au moins ie ne soutien
 La patrie & douce villette
 Mere de mon sang et du tien.
 Ce falé bort de nostre onde écumeuse,
 Cest air marin, dont ils parlent si mal
 Vaut mieus que leur rive fumeuse,
 Leur touiours tied' humide val.
 Onq, que ie croi, l'aube teinte de roses,
 Ne les feut voir : &, auant le mi-iour,
 A peine l'œil de toutes choses
 Rayonne en leur auftral seiour.
 A qui plaira le vent des pompes vaines,
 Le bruit des plaids, l'écarlate des cours,
 Soit seur, que ses raisons mondaines
 Dedans vn Rouen auront cours.
 La donq se tienne, &, s'il peut, y vieillisse,
 Mol, langoureux & de gouttes noué :
 Et les Medecins enrichisse,
 Auquels tout Rouen est voué.
 Nôtre Dieppette, au moins plus faine & viue,
 Voit, d'vn costé, quelle l'Aurore fort,

ELEGIES

Et, de l'autre, purge sa riue,
Par l'alaine seiche du Nort.
Car du Su moite vn haut mont nous deliure,
Et en Island s'enfuit par dessus nous,
Si bien que voions s'entre-fuiure
L'Yuer sec, l'Esté frais et dous.
Aussy, pour vrai, vn air tiede et mollace,
N'eut rien valu pour engendrer des cueurs
Qui fussent, sur l'onde fallace,
De tout autre peuple vainqueurs.
Ni tant d'espris que Pallas y auoue,
Deus Mifans mors, & deus mors Parmentiers,
Et deus, que viuans moins ie loue,
Terrien & ce Mifant tiers.
Le bon Crignon, avec si peu de lettre
Si sauant homme, a bien naguére appris,
Et même en son fils sait connoistre,
Combien cest air vaut aus esprits.
Quoi? la commune & multitude vile,
Y femble née a descrire les cieus,
Peindre terres, mers & tout ile,
Partir vens & mesurer lieus.
Quand aus plaifirs, nos grans peres honnestes,
De main en main mille esbas ont laissés,
Mille banquetés, dances & festes,
Et de ieus & maïques assés.
L'éléué bort de nostre immense plaine
Cler, sec & droit, nous est vn pourmenoir,

Plus beau, que des vapeurs de Seine,
 Leur pont avant la nuit tout noir.
 Quand le Soleil, à son coucher se baigne
 O dous regard, voir, autour de ce Dieu :
 Tant de cristaline campagne,
 Et le bout du ciel, tout en feu.
 N'esse plaisir tant de vaisseaus de guerre
 Voir phalerés sur leur plaine voler ?
 Et, d'vn falut, tant de tonnerre
 De leurs flans soufle-feus rouler ?
 De chesne dur, salubre maisonage,
 Voisins du ciel nos logis son dressés,
 Entaillés de diuers ouvrage,
 Peins, batus d'or, & lambrisés.
 Et quelle ville vne plus belle rue,
 Plus large & longue auoir peut nullement,
 Ni d'vn gentil peuple plus drue,
 Ni plus nette de pauement ?
 Par les carfours, fontaines eternelles,
 (Que nos ayeuls encor n'auoient sceu voir)
 Bondiffantes claires & belles,
 Ne cessent fin argent plouuoir.
 Si tout cela, si mieus n'i est encore,
 Ton sang au moins, tes deus freres y font,
 I'y suis, quoique mes espris ores,
 Dans tes yeus leur demeure font.
 Tes bons ayeuls, si c'est plus quelque chose,
 Sous ample cuiure ont leurs cendres ici :

ELEGIES

Ton pere avec eus y repose,
Et ta mere & ta feur aufsi.
Reuien hanter leurs tombes honorables, .
Et, aupres d'eus (mais bien tart plaise à Dieu)
Rendre aus destins inexorables,
Les beautés prises en ce lieu.

*Elegie 21. pour femondre les Poëtes au Pui de
l'Assomption à Dieppe, l'an 1556. lequel
n'estant ordinairement que de quatre
pris, fut augmenté de deus.*

Q Vi de fin or, qui d'Indiennes pierres,
Vos frons vainqueurs voudrés enuironner,
Non pas de ces poures lierres
Que le vieil tems fouloit donner :
Cines sacrés, soit que vos plumes blanches,
Sur l'enflé Loire ou sur le sucré Loir,
Errant, portent vos gorges franches,
Qui nôtre siecle font valoir :
Soit que de Seine a l'vne & l'autre riue,
Paris rai admire vos douceurs,
Soit que par vostre vois naïue
A Rouen parlent les neuf feurs :
Tous leués vous sur vos ailes hautaines .
Et deignés tant par le vide ramer,
Que veniés fondre dans nos plaines,
A ce calme sein de la mer.

Droit

Droit à son front la mutine Angleterre
 Tremblant, nous voit le long du falé bort,
 Que nos ayeuls vindrent conquerre,
 Ces blons foudars du gelé Nort.
 L'Espagne sobre et la Flandre iuroignesse,
 Qui ça & là nos eaus vouloient tenir,
 Ont fenti de quelle ieunesse
 Vn port de Dieppe peut fournir.
 Mais maintenant, puisque treue paisible
 Iusqu'à cinq ans a restuyé nos dars
 Puisque chanter nous est loisible,
 Cependant que dormira Mars,
 Nos destres mains, en lieu de lance fiere,
 La plume douce a l'enui meneront,
 Et, en lieu de trompe guerriere,
 Les Muses deuant sonneront.
 Phebus touiours son arc doré n'entéze :
 Touiours ne fait Mars sa pique branler,
 L'vn quelquefois sa Venus baïse,
 L'autre sa lire fait parler.
 Afsés Neptune & son écaillé gerre,
 Sous nos canons dans leurs fons ont tremblé.
 Afsés nos mers teintes de guerre
 La rouge d'Egïpte ont semblé.
 Douze deus fois ces grans hourques dépites,
 N'i a qu'vn an, en maint captif escu,
 Contre peu de nos naus petites,
 Perdirent leur Aigle vaincu.

ELEGIES

Mainte forest dans l'eau même en fut arse,
Maint Espagnol & maint Flamen rotis,
Et mainte ame en son sang eparse
Sur l'azuré champ de Tetis :
Or, à son tour, Apollon nous récréé :
Tout lui voüons ce bien-eureus loisir :
Toute ceste tréue est sacrée
A son dous-honnefte plaisir.
Et toutefois, ni les trauaus d'Alcide,
Ni d'Amphion les haus murs enchantés,
Ni l'ainé, ni le ieune Atride,
Ici ne feront point chantés.
La vieille Grèce en fables abuzée,
Et sans raifon tels monstres se forgeant,
Son Hipocréne a toute vfee
En bourdes qu'elle alloit songeant.
Mais nous, ô Dieu, nous ta gent reconnue,
Nous par ta grace assureés d'vne foi,
Fondés en ta vérité nue,
Chanter ne deuons rien que toi.
Aussi, Seigneur, toute la France est pleine
De ton feul nom, & de tes saints aimez :
L'vn a te psalmoder met peine,
L'autre tes martirs à nommés.
L'vn mieus l'honneur de ton Israël corne,
Que du fin Grec son aueugle n'écrit,
L'autre tout l'Ercule retourne
Aus sacrés gestes de ton Christ.

Et nous Dieppois la feconde pucelle
 Ou l'encorfa ce Dieu-homme ton fils
 Elizons matiere eternelle,
 De nos vers, & seul but prefis.
 Soit que très-pur son natal se ramene,
 Ou qu'en sa mort lui foient les cieus ouers,
 Neptune n'a sous lui d'arêne
 Tant que lors elle a de nos vers.
 Car elle même, ô merueille bien rare,
 Haute aparut sur nos murs assiegés,
 Repouffant dans le camp barbare
 Les boulés sur nous déchargés.
 Et au feul bruit de sa feste sonnée
 Par nos clochers, l'Anglois troublé d'effroi,
 (Ici digne foi soit donnée)
 Fut défait par l'ainé du Roi.
 Braue Talbot, la fortune meilleure
 Ne te fut onc, t'ayant fait repasser
 De ce siege en ton nom ile a l'eure
 Pour nouveau secours amasser.
 Ce fier Anglois vne puiffante armée
 Vers le leuant, sur nos croupes logea,
 Qui d'vn large fossé fermée
 Nous batoit par neuf mois déia.
 Tout nôtre mur n'étoit plus qu'vne brèche,
 Et, de tous coins, en maisons & moûtiers
 Tomboient le boulet & la fléche
 Ni restant que les cueurs entiers.

ELEGIES

Quand, de tous maus, des Charles ce settième,
Qui des Anglois fit en France la fin,
(Il était d'Aout le quatorzième)
Nous deliura par son Daufin.
Sous le bon eur d'un si noble gendarme,
Les assiegeurs eus mêmes assiegés,
Iusqu'en leur fort eurent l'alarme
Par nos bourgeois encouragés.
Sur le fossé maint pont de bois habile
Outre-ieté, nous ioignoient main à main :
Canons tonnoient, & ceus de l'île
Ne se defendoient pas en vain.
Déia Moty, & déia Hercelaines,
(Couple vaillant) bien que vengés assés,
Souffoient leurs dernieres aleines,
(Grosse perte) aus fons des fossés :
Et Mars égal la victoire en balance
Tenoit encor, du midi ia bien prés,
Quand le deuot ainé de France,
Se tourna vers nos lieux sacrés.
Et, haut les mains contre sa lance iointes,
Dame, dit-il, ô vierge Mere Dieu,
Qui dois demain tes festes saintes
Voir celebrer par tout ce lieu :
Ne souffre pas ce barbare insulaire,
Venir ainfi ton riche autel piller,
Troubler ta feste anniueraire
Et ton cors même dépouiller.

Tes seruiteurs, qu'ici tous sommes, garde,
 Je te promés, aiant veincu ici,
 D'argent vne image, regarde,
 Aufsi grande que me voici.
 A tant se tait : & voila tous ensemble,
 Nos hauts clochers leurs creus ærein sonner,
 Et bonne réponse, ce semble,
 A sa iuste oraison donner.
 L'Anglois (miracle) à l'heure à l'heure même,
 Cede, recule & non veincu se rend,
 Tant, à ce son, vn effroi blême,
 La force & le sens lui surprend.
 Leur fort est pris, on les tue, on les lie,
 Nous deliurés au ciel graces rendons,
 Et Louys, qui son veu n'oublie,
 Y adiouste cent riches dons.
 Nos graues chants, nos balades legeres
 Le dous rondeau à demi-ligne clos,
 Sont encor les rimes premieres
 Qui sonnerent ce diuin los,
 Leurs pris aufsi, chapeau, bagues, couronne,
 De Diamans, de Perles, de fin Or,
 A qui mieus mieus, mieus & mieus sonne,
 Richement s'exposent encor.
 Mais, de plus neuf, aus Dircéennes odes,
 Dignes honneurs, & aus Tuscans sonnétés,
 Entre nos Muses Palinodes
 Auons voulu estre ordonnés.

ELEGIES

Qui mieus fuiui aura le Thebein cine,
Qui mieus fuiui le Florentin aufsi,
L'vne et l'autre auec pris condigne
Trouuera son honneur ici.
Hastés vous donq, trope aus Muses sacrée,
Gagner nos pris, & vous ouurir le ciel,
A pointe de plume sucrée,
Qui peu doieue à l'Attique miel.

*Elegie 22. sur la mort de Ian de Bourbon
Duc d'Estouteuile, Conte d'Anguien,
qui fut tué le iour S. Lorans, 1557.
& git à Vallemont.*

LE noble cors qui ei deffous s'empoudre,
François passans, ne mourut pas ici :
Ains dans ceste fanglante poudre
Ou fut surpris Montmorenci.
La trop auant, aueques lance & masse,
De rouges crois son gife il se pua,
Tant vn fouuenir de sa race
Loin de nos bendes l'enleua.
Quand il fut las, les plus hardis d'Espagne,
Tremblans encor, de loing lui crioient fort.
Voi que le grand nombre te gaigne,
Ren toi, Bourbon, ou tu es mort.
Au Roi, dit-il, & à ma France aimée
Ie ren la vie, & mon esprit à Dieu,

Quant à ceste charoigne armée,
Ie la quite aus vers en ce lieu.
Délors mourut : mais encor creinte telle
Ce petit cors tout roide leur faisoit,
Que main nagueres si cruelle,
Le plus fier regarder n'osoit.
Tel ennemi iamais ne nous auienne,
Dirent-ils tous : & , tout mort qu'il soit or,
Rien deuers nous ne s'en retienne,
Car les os feroient peur encor.
Si l'ont rendu : & sa France éplorée,
Qui de tel sang trop peu rester se vit,
Sur la sepulture honorée
Ce sien regret lui écriuit.
Si me naurer tu auois eu pensée,
Mars defectif, au moins pouuoit ton dart
M'auoir non au cueur offencée,
Et en moins precieuse part.
Tu me vois quasi toute entreprise,
D'humeur étrange, & membres superflus :
Pourquoi, les laissant, m'as tu prise
Au bon sang dont n'ai tantot plus ?
Adieu le sang de ma veine meilleure,
Trop tot tiré : Adieu, fleur de mes fleurs,
Vengeance vous ferai quelque heure,
Mais tandis, hélas, rien que pleurs.

ELEGIES

*Elegie 23. sur le mariage du Roi Daufin
avec la Reine d'Ecoffe en
Auril. 1558.*

VOici ton mois, ô fille de l'écume,
Bell' Aphrodite, & le celeste Tor,
Ia tout ce monde te r'alume,
Faifant flamber fes cornes d'or.
Le ciel te rit, &, à l'enui, la terre
Point ne te cefse herbes et fleurs tirer,
Et la mer qui femble de verre,
Te prie en elle de mirer.
Ne tarde plus. Laisse, à bride aualée,
Ramer de ça tes cines attelz,
La ou Seine a Marne méléé
Entourne le roial palais.
Auecques toi, pren ce chois de tes filles,
Trois cors tout nus f'entretienans touiours,
Les Graces, ces trois feurs gentilles,
Et l'un, fans plus, de tes Amours.
Au lieu de l'autre, ô Himen himenée,
Vien, chaste Dieu, ta mere accompagner :
Nulle amour d'honnefteté née
Ne doit ta torche dédaigner.
Et quel des dieus, par nous race mortelle,
Eftre deuroit plus que toi honoré?
Et quel par vn amant fidelle
Plus deuotement adoré?

Pour

Pour ses enfans, en grand soïn, mainte mere
 Déia touffant t'adresse mille veus,
 Et seul, femmes, sans vitupere,
 Rendre les pucelles tu peus.
 Par ton moien la vierge vn peu ia mure,
 Tres-volontiers pere et mere laiffant,
 Dens les mains se liurer endure
 D'vn ieune homme la rauiffant.
 Par ton saint feu les heritiers succedent,
 Eternisés en ce gerre mortel,
 Et, quoique mortels ils decedent,
 Tu gardes leur sang immortel.
 Hastte toi donq, & douce mariolaine
 Front & cheueux te ceigne tout au tour,
 Et luise en ta destre hautaine
 Le faint flambeau de chaste amour.
 Voi, si matin, de mille fleurs ornée
 L'aube déia, Phebus tout d'or aufsi,
 Qui n'ouurirent onques iournée,
 Plus eureuse que ceste-ci.
 Pieça déia tout le monde réueillent
 Dous violons & perce-cieus cornéts,
 Et ia les prétres appareillent
 Leurs temples richement ornés.
 Car aujourd'hui la couronne Ecoffoise
 Qui de Marie estreint le chef roial,
 Sera faite à iamais Françoisse,
 Si tu fermes ce neu loial.

ELEGIES

François Daufin , & d'Ecoffe la Reine,
Se vont fous toi & leurs peuples unir :
 Fai leur, ô Himen , vne cheine ,
 Qui les puiſſe à iamais tenir.
Enlaſſe-les, eſtrein-les et conferme,
D'vn neu de fer, & Gordien cent fois,
 D'vn neu à toutes preuves ferme,
 Rare chef-d'œuvre de tes dois.
Comme des cors, fai des deus ames vne,
Des deux cueurs vn , vn deſir, vn ſouci :
 Et quoiq'entre deus foit Neptune,
 Conioin les peuples tout ainſi.
Ia Lile-bourg dedans Paris ſe trouue,
Et ſon Lion entre nos fleurs lui plait,
 Ia le ſang d'Eſtuard nous preuue
 La grand nobleſſe d'ou il eſt.
Es-tu boiteus , Himen ? que veus-tu dire ?
La vierge Reine eſt ia pleine d'ennui ,
 Et, de trop atendre, ſoupire,
 Craignant que tu n'i fois meſhui.
Comme défait la roſe Ciprienne
Des moindres fleurs, tout à l'entour, le teint,
 Comme la claire Délienne.
 Les étoiles proches eſteint,
Marie aſſiſe entre mille pucelles,
Qui , dans le cueur, te font auſſi meint veu ,
 Raionnant ſa beauté ſur elles,
 Leur laiſſe de luſtre bien peu.

Telle ta mere est mainte fois allée
 Ou Adonis, ou Anchise tenter,
 Telle, en la Troienne vallée,
 Au iuge alla se presenter.
 L'épous aufsi, premier espoir de France,
 De l'autre part bien matin éveillé,
 Se plaint qu'en trop longue esperance,
 Par ta paresse, est trauaillé.
 Ne pouuoit donq, ô prince, te fufire
 Ce Gaulois sceptre infaillible & certain?
 A quantes couronne aspire
 Ce chef si roial & hautain?
 Apres Ecoffe & la Gallique terre,
 Ioindre y pourras (& ce t'est deu des cieux)
 Le branlant sceptre d'Angleterre,
 Et de Naples les plaifans lieux.
 Voire trop plus : mais tinffes-tu du monde,
 La plus grand part humble sous toi déia,
 Prife plus ceste Ninfe blonde,
 Que ce qu'Alexandre rangea.
 Pour ton amour, sa patrie & sa mere,
 Et, sans regret, ses hommes a laissés,
 Et, sur vne fraile Galere,
 Les grans flots d'Ocean passés.
 Pour ton amour son langage d'Ecoffe,
 Ell' oublia, & le tien elle aprit :
 Et bref, par ceste heureuse noce,
 T'offre sceptre, cors, & esprit.

ELEGIES

Heureus mari, voici bien pour toi ores,
Le plus beau iour qui iamais éclaira,
 Mais la nuit, toute noire, encores
 Trop plus belle te semblera.
Pour ce iourdui laisse au grand Roi ton pere
Les ieus de Mars, la lice & le tournoi,
 Car la patronne de Cithere
 Autres combats dresse pour toi.
Trop est ta gauche a bien volter connue,
Ta destre aufsi à toute arme porter,
 Mais garde qu'une vierge nue
 Trop tot ne te puisse matter.
Quoi ? ia déia me semble ouir les ailes
Des cines blans : voici la coche d'or :
 Et qui est ce plein d'étincelles,
 Ce voleur qui les passe encor ?
Je le connoi, il a deus yeus en teste :
Bien fois venu, Amour honneste & saint :
 Mais tres-loin soit de nostre feste,
 L'aeugle, vicieus & feint.
Fai fondre ici, Venus, tes cines vites,
Dans la cité de ton iuge Paris :
 Descen avecques tes Charites
 Sur ces celestes lis flouris.
O de Cithére & de Cypre l'idole,
Mere du monde, à ce coup puiffes-tu .
 En ces deus perles qu'on acole,
 Montrer ta feconde vertu.

Vien, il est tems, nôtre vierge connoitre,
 Vien l'inspirer : ton œil s'ébahira,
 Et vn peu de ton front, peut-estre,
 (Ne te déplaise) en rougira.
 Mais cest honneur, pour ceste heure, Déesse,
 Pardonne lui : car pas ne peut flourir
 Touiours ceste sienne ieunesse,
 Ni iamais la tienne perir.
 Fai, deuant toi, ce tien fils Himenée
 Marcher armé de son pudique feu,
 Thalie, Aglæe, Euphrosinée
 Ioignent l'indissoluble neu.
 Que fais-tu plus sur nôtre demi monde
 Tardif soleil ? descendras-tu iamais ?
 Plonge toi vitement en l'onde,
 Car la nuit vaut mieus deormais.
 Passe leger, pique aual, pique, pique,
 Découure nous la peinture des cieus,
 Tu fais tort à ta feur vnique,
 Car son croissant est de nos dieus.
 De ta nuit, donq, tot nos yeus renuelope,
 Blanche Diane, ainsi puisse donter
 Ton grand Henri toute l'Europe,
 Et bien haut partout te planter.
 Ia ses couleurs toute chose a perdues,
 Je suis ouï, rien que le ciel ne luit :
 Tenebres se sont épandues,
 Et voici l'amoureuse nuit.

ELEGIES

Cessez le bal, cessez le bal mes dames,
C'est trop tenu d'attente languissant,
 En l'ardeur de ses chastes flammes,
 Ce ieune mari perissant.
L'heure s'enfuit, par vous soit emmenée
La Ninfe sage : hélas, elle rougit :
 O douce vergoigne bien née,
 Que de modestie en toi git.
Va hardiment, va Reine bienheureuse,
C'est à ton Roi, ton mari, que tu vas :
 De quoi, pucelle, es-tu peureuse ?
 C'est le seul ami que tu as.
Ce seul ami mille parens surpasse,
Ce seul ami mille reumes vaut,
 Jamais sa foi ne verras lasse,
 Ni son cueur d'autre flamme chaut.
Roi Ecoissois, des François l'espérance,
La nuit échape, & ie t'amuse ici :
 Or t'en va prendre iouissance,
 Or t'en va la donner ausi.
Or vous iouéz, or commencéz à viure,
Païsés vos yeus, beués mille plaisirs,
 Chacun de l'un l'autre s'en-yure,
 Et immortels soient vos desirs.
L'arbre acolé & le rampant Lierre
Plus fort que vous ne soient entr'embrasés
 Ni la vigne haute de terre
 Et l'orme mieus entrelasés.

Tu cueilliras la demimure rose,
 La fraiche fleur, fille du point du iour,
 Pour toi seul si vermeille éclore
 Dans le flouri iardin d'Amour.
 Et dont la tige, entre tes mains feconde,
 Jettonnera mille escions diuers,
 Qui doivent iusqu'aus fins du monde
 Estendre vn iour leurs rameaus vers.
 Je di tes fils, qui, tout tels que leur pere,
 Aus trais fans plus, connus enfans du Roi,
 De la chafeté de leur mere,
 Par le visage feront foi.
 Or, chaste lit, puisse ta molle plume
 De paix & ioie vn ni toujours couuer.
 Iamais soupir ne l'y allume,
 Ne pleur n'i vienne rien lauer.
 Il faut sortir, fermés l'huis damoiselles,
 La nuit se pert, viués, amans, viués :
 O que de garçons & pucelles
 Desirent l'eur que vous aués :

Elegie 24. à Ian Fourdin.

SI le tresor des Pindoifes déesses
 A peu de gens chichement departi,
 M'auoit de ses douces richesses
 Otroié quelque bon parti,
 Si i'auois beu de l'heureuse fontaine,
 Qui fait du miel dans les gosiers sacrés,

ELEGIES

Ou de ceste Ronfarde veine
Qui les bors du Loir a fucrêts :
Pieça, Fourdin, pieça bien empennée
Par mes escrits, ta gloire voleroit,
Et la plume à Vendome née
Son Dorat mieus n'extoleroit.
Douze Apollons, cent Muses ie fohéte,
Non pour rebatre, ou le sac d'Ilion
Ou la riche toison d'Æéte,
Ou le fier Néméan lion.
Mille menteurs, voulans d'vne fumée
Faire du plomb, ont reuomi fans fruit
Toute l'Aganippe humée
Pour telles bourde mettre en bruit.
Mais tout le don qu'en ce lieu ie demande,
Seroit, fans plus, pour au vrai t'exprimer,
Combien la part est belle & grande
Qu'en moi tu dois tienne estimer.
Foie & poumons, cueur & teste ie t'ofre,
A éplucher : sonne moi, touche moi,
Tu as en ton Doublet vn cofre
D'entier amour & pure foi.
Car au laisser de mes nois pueriles,
Tu me receus, blanc et vierge tableau,
Sur qui, des lors, tes dois habiles
Menerent le premier pinceau.
Tu me montras de quel charme de langue
Vn Arpinois toute Rome enchantoit,

Et de

Et de combien forte harangue
 Démothéne vn Roi combattoit.
 Je vi la ville avec son Hector morte,
 Qui mille naus plus de neuf ans soutint,
 I'oui mentir de langue acorte,
 Ce Grec que Calipson retint. .
 Je vi Ænée & Turne f'entrebattre,
 Et m'endormi au lut Aufonien,
 Et, sis fois, me tint au theatre
 Le Comique Sidonien.
 Par tous ceus-la, Fourdin, tu mis grand peine
 A me létrer, & ma langue embellir,
 Mais c'est toute peinture vaine,
 Qui l'ame aufsi ne veut pollir.
 Tres-clair miroer de vie entiere & sainte,
 Tes chastes meurs a nous touiours f'ofroient,
 Et, nous bridant de douce creinte,
 Rien voir méchant ne nous soufroient.
 Te iouuient-il de cent douces finesfes,
 Dont, tout iouant, tromper nous foulois-tu,
 Alléchant nos tendres ieunesses
 Aus lettres & à la vertu ?
 Mais, si n'a sceu à tes labeurs répondre,
 Ce mien esprit à peu de gloire né,
 (Car tu t'eforçois le femondre
 A plus haut qu'il n'est destiné)
 Ne vois-tu pas sur vne même crotte,
 Maint chéne droit iusqu'au ciel se porter,

L

ELEGIES

Et meint autre en la même troppe,
Maleureusement auorter ?
Le laboureur f'étonne que deuiennent,
Tant d'autres grains qu'il auoit épandus,
Car les vns, sans plus, lui paruiénent,
Les autres demeurent perdus.
Ainsi, Fourdin, si toute ta semence
Sur ce Doublet n'a rendu dine fruit,
Vn Daniel (grand recompense)
Plus heureusement as instruit.
Je voi déia qu'vn dru tout blanc pennage,
Plume de cine, ailer lui vient le dos,
Et fa bouche, par ton ménage,
Boit vn fleuue de sucrez mots.
Cestui seul donc (pardonne m'en l'enuie)
Pourra ton nom du fourd oubli sauuer,
Et a perpetuelle vie,
Aueques le sien, éleuer.

Elegie 25. tirée d'vn epigramme Latin.

NOus admirons mille metamorphoses
Du tems des dieus, age trop récité :
Mais ce siecle, en pareilles choses,
Ne doit rien à l'antiquité.
En peu de rime & grossiere écriture,
Vous peindrai ci d'vn trait de mon lourdois,
Vne fort nouvelle auenture,
Digne de plus habiles dois.

Belle fans pair, d'vn forgeron la femme,
 Naguère oſa d'elle tant prefumer
 Que d'vn chacun, la bonne dame,
 Se faisoit Venus furnommer.
 Le bon mari, bien laid, comme lon conte,
 Touiours fuant, touiours tout potelé,
 N'auoit pas lui-même de honte
 D'estre aufsi Vulcan appellé.
 Mais cependant la reine de Cithére,
 Des diuins noms tel emprunt n'endura,
 Ains pour vengeance tres-féuere
 Voici qu'elle en délibéra.
 Toi qui Venus, dit-elle, ofes te faire,
 Sois donc Venus, de nom, d'esprit aufsi;
 Et toi, Vulcan : &, pour parfaire,
 Aiez même ce Mars ici.
 La chose est dite, & faite tout ensemble,
 Vn gras Prieur en est le braue Mars :
 Et ceste-ci, qui Venus femble,
 Se preſte à lui de toutes pars.
 Tant qu'vne fois, par ſecréte pipée,
 Le noir Vulcan les ſurprent embraséz,
 Et tous deus d'vne longue épée,
 Les euf à l'heure outre-percéz.
 Mais, par pitié miſericordieufe,
 Les dieus benins (comme iadis fouent
 En l'antiquité fabuleuse)
 Mirent leur puiffance audeuant.

ELEGIES

La poure femme est louue deuenue,
Gloute de proie : & son lou la rautit :
Car en lou, tout d'une venue,
Le moine aussi tourné se vit.
Le forgeron, a qui sa femme on ote,
Mué se trouue en l'oiseau mal plaifant,
Qui touiours touiours vne note
Au mois de Mai va redifant.

Elegie 26. à Dieu pour la paix.

SI tu perméts, Pere tres debonnaire,
A toi parler, qui sais sans nôtre vois,
Mieus que nous mêmes nôtre affaire,
Car le fons de nos cueurs tu vois.
Deigne, Seigneur, qu'à ta grandeur i'adresse
Vn peu de mos, quelques foupirs aussi :
Car pitié du monde me presse,
Et de ta gloire le fouci.
Voi tout puisfiant, voi, mes alége ensemble,
Ton poure peuple, asés asés puni :
Voici tant de maus, ce me semble,
Que rien ne t'y reste impuni.
Ceus qui d'argent auoient leur force faite,
Vont mendiant, ceus qui creuoient d'orgueil,
Ont veu leur fortune défaite,
Et or leur fouuient du cercueil.
Le citoien, loin de sa cité, pleure,
Meurtri, brulé, pillé, banni, tout nu,

Car l'ennemi sien y demeure,
 Seigneur par force deuenu.
 Le laboureur voit l'espoir de sa peine
 Par main étrange, auant l'Aout moissonné,
 Voit ses beufs qu'un barbare emmeine,
 Et son chome à Vulcan donné.
 Que veus-tu plus? les grans monarques mêmes,
 Quand il t'a pleu leur calme vn peu troubler,
 Ont senti sur leurs testes blêmes,
 Leurs triples couronnes trembler.
 Qu'est-il besoin toutes les verges dire
 Dont ta vengeance, ô Dieu nous a touchés!
 Douce toutesfois est ton ire,
 Et trop moindre que nos pechés.
 Pour nous, seigneur, de trop plus de mal dignes
 Chetifs hommeaus, race detüe à la mort,
 Ne difère pas nos ruines,
 Si pitié ia ne t'en remord.
 Mais qui fera-ce en cest éfroi des armes,
 Qui chantera les louanges de Dieu?
 En ceste tempeste d'alarmes
 Tes cantiques auront-ils lieu?
 Quelque vaincu, rendant l'ame, peut-estre,
 Aucuns foupirs, bien tard, t'adressera :
 Mais le vainqueur, sans te-connoitre,
 Sa feule gloire pensera.
 Ou est le prince à la main non souillée,
 Qui dine soit de ton temple batir,

ELEGIES

Si fa gent vn iour débroillée
Vient à ta verité sentir ?
Nos grans seigneurs dresfent des camps contraires,
Non pour l'Aurore à ta foi conquerir,
Ains freres le fang de leurs freres,
Par tout ouvrage vont querir.
Et qui vit onq vne beste sauuage,
Once tachée, ou Tigre au pié leger,
Venir à ceste extrême rage
De fa propre espece outrager ?
Le Turc superbe en va rendre la grace
Au fourd tombeau en Méque idolatré,
Priant qu'en ta chrétienne race
Décord immortel foit entré.
Et cependant deffous le mui demeure
Ton feu celé : on te fupprime ainfi,
Et tes vrais tefmoins pour ceste heure
N'ont lieu ni audience ici.
Or, fai Seigneur, fur l'enclume remettre
Ces dars fanglans, & tant de fer polu,
Qui tout en bons picquois deut estre,
Faus et faucillons remoulu.
Tous ces couteaus que l'vn fur l'autre on rue,
Commande donq qu'au feu foient repurgés,
Et pour l'innocente charrue,
En maint coudre & foc reforgés.
N'endure plus ces horribles serpentes
Gofiers d'ærein, tes foudres imiter,

Toutes ces poudres violentes,
Au fons de la mer fai ieter.
Et, pour ton nom, que seul toute la terre
Deut retentir, seul tout homme fonner,
Deigne à ton cher r'achaté gerre,
Pere de paix, ta paix donner.

FIN DES ELEGIES DE

IAN DOVBLET

Dieppoys.



EPIGRAMMES

ET DIVERSES RIMES

DE IAN DOVBLET.

Premier Epigramme.

Imitation d'Anacreon.



IONVILLE ie veus dire,

Calais chanter ie desire,

Mais sonner onc ne voulut

Que d'Amourétes mon lut.

Changé l'ai de façon toute,

De nerfs, de table & de coute,

Moy même rien n'y chantant

Que ce Henri tout domptant,

Mais touiours mes cordeletes

Me répondent d'Amourétes.

Adieu donques deormais,

Guerres & hommes armés,

Adieu vos glores hautaines,

Vaillans Rois & capitaines,

Car ce mien lut ostiné,

N'est qu'aus amours destiné.

Inuention

Invention Greque d'Anacreon.

Sur les heures de minuit,
 Lorsque pieça tourne & luit
 Ceste lente chariote,
 Que conduit l'enfant Boote,
 Et lassés les hommes tous,
 S'étendent au somme dous,
 Amour d'une fausse forte
 Vint martéler à ma porte.
 Qui frape, di-ie, la bas ?
 Vous me troublerés, hélas,
 Ce dous songe qui m'embrasse.

N'ayés peur, ourés, de grasse,
 Répont-il, ourés moy l'huis,
 Vn petit enfant ie suis,
 L'eau me perce, on ne voit goutte,
 Et ne sçai ou ie me boute.

J'eu pitié quant l'ecoutai,
 Et d'allumer me hatai,
 J'ouure, & est vrai que j'auise
 D'un petit enfant la guise,
 Mais il portoit arc turquois,
 Longues ailes & carquois.

Je l'améne, ie le chauffe,
 Ses mains des miennes rechaufe,
 Et ses creins moites pignant,
 N'en cessoi l'eau épreignant.

EPIGRAMMES

Puis, quand plus n'en y eut goute,
Et l'humeur fut seiche toute :
Ca, dit-il, faisons l'essai
De ce petit arc que j'ai :
Voyons si l'eau de l'orage
A ma corde a fait dommage.
Il bende, & d'un trait adroit,
Au milieu du cueur tout droit,
Comme vn Tan poignant m'afolle,
Puis me gaudissant f'enuole.
Adieu, dit-il, adieu donq
Mon ote, ie ne vis onq
Ceste corde estre meilleure,
Mais plaie au cueur t'en demeure.

Dudit Anacreon.

CE leger enfant Amour,
Cueillant des roses vn iour,
N'aperceut point vne abeille
Dormant en la plus vermeille,
Qui d'aguillion inhumain,
Au bout d'un doit de la main
Lui lança pointure amere :
Il f'écrite, & en Cithére
A l'heure à l'heure volé,
Or fuis-ie, mere, afollé,
Afollé fuis-ie a ceste heure,

Dit-il, & faut que i'en meure.
 Vn petit serpent volant,
 (Ces ruraus vont l'appellant
 Mouche à miel, ô fausse mouche)
 M'a donné ceste écar mouche.
 Venus souriant adonq,
 Si telle pointure donq,
 Si atteinte, si dépité,
 Vient d'vne mouche petite,
 Quel mal, mon fis, cuides-tu
 Face ton long trait pointu ?

De fermeté.

C Elle qui tient ma foi
 Ne doit pas creindre,
 Qu'autre iamais en moy
 Se puisse empraindre.

Son image si bien
 Y est grauée,
 Qu'elle n'en peut pour rien
 Estre leuée.

Amour, mon cueur n'est pas
 De cire tendre,
 Car cent cous tu frapas
 Ains qu'i rien prendre.

EPIGRAMMES

Lorsqu'i laiffas en fin
De ta main forte,
Ce vifage diuin
Qu'au vif ie porte.

*Sur la mort d'un petit Perroquet,
auquel vne bellette coupa
la gorge.*

PLorés mignardes amourétes,
Dames blanches, dames brunetes,
Et tous mignons d'Amour aufsi
Accompagnés ce dueil ici.
L'oizelet de madamoifelle,
L'ébat & les delices d'elle,
L'honneur des petits perroqués,
Et dont les grans furent moqués,
Ores, par vne dent traitresse,
Parti de fa douce maitresse,
A Proserpine las, hélas,
S'en est allé parler la bas.
Refte, fans plus, de fi grand perte,
La plume iaune, rouge, verte :
Falloit-il encor, ô maleur,
Y voir de fon fang la couleur?
Ces douceurs, las, meritoient elles
De Progné les taches cruelles,
Maudit fois-tu, maudit cent fois

Museau cruel, ou que tu fois :
 Fausse meurtrière belléte,
 Qui cete douce gorgeléte
 De ta dent as ofé trencher :
 Tant ton repas nous couste cher.

La nuit déia plus que demie
 Tenoit toute chose endormie,
 Chacun repofoit fans fouci,
 Et le bon oifelet aufsi,
 Quand, toi feule par les tenébres,
 Nous brassant ces regrés funebres,
 Vins adresser ton traître pas
 Au flair du precieus repas,
 Et ofas, rauifante beste,
 Meurtrir vne si chere teste :
 Il cria qu'on le secourut,
 Mais parlant ensemble mourut.
 Ensemble trépasse & f'euille,
 Leue ensemble et rabat l'oreille,
 Et si tref-piteus se rendort
 Qu'on voit bien qu'il ronfle à la mort.

Plorés mignardes amouretes,
 Dames blances, dames brunetes,
 Et tous mignons d'Amour aufsi
 Accompaignez ce dueil ici.

Ah, qui lors sa maistresse eut veue,
 Venir au secours demi nue
 Se tourmenter, se sammesler,

. EPIGRAMMES

Ses femmes à l'aide appeller,
On l'auroit certes comparée
A la Ciprienne éplorée
Quand du lit on la vit courir
Au tendron qu'un porc fit mourir.

La mort sur l'oifeau ia trop fière,
Lui batoit l'aleine dernière,
De son bec la terre il mordoit,
Et les ailes roides tordoit,
Quand elle bien tard arriuée
Sentant sa chaleur deriuée,
Et du cueur même peu à peu
Fuir bondissant le dernier feu :
Dans l'yuoire de ses mains closes,
L'étuue, & veut par mille choses,
Rallumer les petis esprits
Ia par trop de glace surpris :
Dans son lit plourante le porte
Et ores de mots le conforte,
Qui charmer deussent un Enfer :
Ores l'espère réchauffer
Entre les deux pommes iumelles,
Ses deux reflotantes mamelles,
Qui, bien haut, sous cest apre dueil
Bondir faisoient leur dous orgueil.
Mais, sur tout, le petit bec croche
Contre ses leures elle approche :
Et comme naguères fouloit,

Baifotant, donner lui vouloit
La douce liqueur de sa bouche,
Mais, ce bien peu auant le touche.

Pour tout cela l'horrible mort
Qui le haste & presse trop fort,
D'un seul soupir ne lui pardonne :
La l'ame extrême l'abandonne,
La font les yeus clos & fellés,
Et les petis membres gélés.

Plorés mignardes amouretes,
Dames blanches, dames brunetes,
Et tous mignons d'Amour aufsi,
Accompagnés ce dueil ici.

Ou es tu diferte languette,
Ou es tu clere parolète,
Et vous, hélas, ou estes vous
Petit mignon, mignon si dous ?
Qui sera Roi en votre place
Perroquet ? qui aura la grace
De dire si bien à son tour,
A madamoiselle bon iour ?
Et toi cleret, par qui tout tourne,
Deuant l'œil de qui s'en atourne,
Qui te chantera deormais
Mieus que lui, qui n'en beut iamais ?
Car de l'eau pure étoit contente
Sa petite gorge excellente.
Bien que quelque fois mignotant,

EPIGRAMMES

Sa maistresse, & la baifotant
L'afeté, osoit bien pour boire,
Fretiller sa languete noire
Entre ce franc coral iumeau,
Y fuffant, qui le faifoit beau,
Vn miel, vn bame, vne eau de vie,
Dont nous tous lui portions enuie.
Et s'il se sentoit nullement
Auoir fait chose rudement,
Fut de son bec, fut de sa pate,
Dieu fait comme il auoit grand hate
S'étendre, de peur tout transi,
Humble, à l'enuers, criant merci.

Mais, hélas, ou est le merite
De ces douceurs ? que lui profite
Ce gofier, qui fut si dispos
A reparler tous nos propos ?
Que lui vaut, ni maitresse honneste,
Ni ce pourpre peignant sa teste,
Cest or, cest azur, ce vert gai,
Vert éfaçant le mois de mai ?
Il meurt, hélas, auant son heure,
Et maint villain corbeau demeure.
Ce passetems on nous raut,
Et l'écouffe, pour nuire, vit.

Bonnes choses sont coutumières,
De faillir touiours les premières :
Et les pires, toutes au rebours,

Voluntiers

Volontiers fournissent leur cours.
 Ainfi du bon Prothefilée
 L'ame ieune fut exilée.
 Le vil Therfite demeura,
 Et ainfi Hector moins dura
 Que Paris fon feminin frere,
 L'vn vaillant, & l'autre au contraire.

Que dirai-ie des saints priez,
 Tous l'vn apres l'autre criez ?
 Ni pour eus, ni pour le bon zelle,
 Des veus que fit madamoifelle,
 N'a fceu, des ftigiennes eaus
 Reuenir l'honneur des oifeaus.

Plorés mignardes amouretes,
 Dames blanches, dames brunetes,
 Et tous mignons d'Amour aufsi
 Accompagnés ce dueil ici.

Sous les collines Elizées,
 (Lieu des ames fauorifées)
 Y a, qu'à peine lon peut voir,
 Vne forêt d'Ebéne noir :
 Dont la terre que Léthe inonde,
 Touiours d'vne herbe brune abonde.
 La (si mainte doute lon croit)
 S'en vont les bons oifeaus tout droit :
 Mais des autres ors & infames,
 (Comme on dit) n'i entrent les ames,
 La les blans cines ont leurs nis :

EPIGRAMMES

La vole l'vnique Phenis.
La le Pan étend sa richesse.
La l'amant Roignol ne cesse.
La fuit la Teurtre son épous.
La se baifent les Pigeons dous.
Ceste trope, legeres ombres,
Iusqu'au pas de leurs bornes sombres,
Sont venus humbles au deuant
Recevoir l'oifelet sauant,
Qui a pris sa place eternelle,
De tout ce beau parc la plus belle,
Or esse la comme ie croi,
Que vraiment Perroquet est Roi.

Epigramme du latin de Pulex.

GRosse de moi, a trois deuis ma mère
S'en enqueroit : l'un vn fis annonça,
Par l'autre vne fille elle espere,
Le tiers, neutre me prononça.
Et tout fut vrai, car ie vins Androgine :
Puis sur ma mort : l'un que pendu ferai,
L'autre qu'un glaive est ma ruine,
Le tiers dit que ie me noiray.
Nul ne mentit. Estant monté à peine
Dessus vn arbre au bort de l'eau tout pres,
L'auoie épée, ell' se dégaina,
Et ie tombe sur elle apres,

La teste en l'eau : mais venir n'i feut onques,
 L'vn de mes piés aus branches acroché :
 Ainsi, fils, fille, & neutre donques,
 Le fus noyé, tué, branché.

L'œnigme de Cleobule.

VN pere douze enfans porte,
 Qui en ont trente chacun ,
 Tous de diferente sorte,
 Si l'vn est blanc , l'autre est brun.
 On les voit tous vn à vn ,
 Iamais deus ni trois ensemble,
 Et sans qu'il en meure aucun ,
 Tous les iours meurent , ce semble.

Auvertiffement aus dames.

VN amant, pour gaigner
 Ce qu'il desire,
 Iure sans épargner,
 Promet, foupire.
 Puis quand il a trouué
 Qui le contente,
 Et tantot abreué
 Sa soif ardente,
 Adieu la foi, adieu ,
 Au vent promesse,

EPIGRAMMES

Autant en autre lieu,
Changeons sans cesse.

De ces dous iouenceaus
Guetés vous, dames,
Qui, sur leurs ans nouveaus,
Sont pleins de flammes.

Plutôt que paille au feu
D'ardeur s'ataignent,
Mais, durans aussi peu,
Tantôt s'éteignent.

Comme à mont & à val,
Soit chaud, soit glace,
Le veneur matinal
Vn lièvre chasse :

Et puis, quand pris il est,
Bien peu le prise,
Car la chasse lui plaît
Mieux que la prise.

Ainsi ces ieunes cœurs
Bien fort vous pressent,
Mais rien que vos rigueurs
Ils ne careffent.

Car, moins les accostés,
Plus vous pourfuiuent,

Et tant leur refistés
Tant vous captiuent.

Mais fi tot que fur vous
Leur point ils gagnent
Vous êtes mises fous,
Et vous dédaignent.

Et, par qui humblement
Futes seruies,
Vous pleignés durement
Estre asseruies.

Tantot leur feu leger
Ailleurs va luire :
Glore font de changer,
Et tout feduire.

Non pas qu'à n'aimer point
Ie vous exorte,
Et pitié, de tout point
Doiue estre morte.

Car, dames sans ami
De rien n'est dame,
Et son cors endormi
Lui rabat l'ame.

C'est la vigne sans pal
Laisée en friche,

EPIGRAMMES

Non foignée à l'egal
De son fruit riche.

Ce poil folet fans plus,
Age trop tendre,
De constance estre exclus
Deués entendre.

Cueillés la grappe ainfi,
Non verte ou dure
Ni flaitrissant auffi,
Comme trop mure.

D'absence d'amie.

LE Soleil reculant
Nos iours nous rongne,
Et avec lui coulant
L'Esté f'eloigne.

Les vens troublent la mer,
Branlent la terre.
Neige se voit femer,
Glace tout ferre.

Il n'est plus d'oifeau dous,
Qui chanter vueille,
Et plus ne voions nous
Ni fleur ni fueille.

Ainsi ma vie en dueil
 Toute se tourne,
 Quand, mon Soleil, ton œil
 Ailleurs sejourne.

Plus ne voi que langueur :
 Et mille doutes
 Viennent glacer mon cœur
 Sans raison toutes.

L'Aout a beau arriuer
 Car, toi absente,
 Touiours ce triste iuer
 Faut que ie fente.

Du 7. liu. des epigrammes Grecq.

CAtin mes esprits me volle,
 Et de ses yeus, peu à peu
 Me fait fondre, comme au feu
 S'écoule vne cire molle.
 S'ell' est brune, moins vaut-elle ?
 Vn charbon est bien tout noir.
 Mais quand il ard, semble à voir
 L'œil d'une rose nouvelle.

Dudit liure, Imitation Grecque.

ENtre les léures de Catin
 Vn moite baiser ai emblé,

EPIGRAMMES

Plus dous, plus fort, plus chaut que vin,
De sucre & canelle comblé.
Et ce Nectar tel m'a semblé
Coulant par ma bouche rauie,
Qu'a sentir mon cerveau troublé
D'amour fuis yure pour ma vie.

*Autre imitation Greque du fettieme liure
des Epigrammes.*

PAr ton faint nom, Venus, ie le confesse
Colérement ai iuré ce matin,
Que d'un mois (ô Dieus combien esse!)
Ie ne visiterai Catin.
Mais, ô déesse, hélas, ie lui pardonne :
S'il te plait donc, pardonne moi aussi.
Car midi à grand peine sonne,
Et ia demi mort fuis ici.
Or, Aquilons, tout ce qu'un **amant iure**
Souflés-le au Su : Quant à moy, i'aime mieus,
Prés d'elle m'eiouir pariure,
Que languir superstitieus.

Quatrain, imitation Greque.

Que vaut, Catin, ceste fuite friuole,
Esse qu'Amour ne te puisse attraper?
Tu es de pié, & ce Dieu vole,
Comme penfes-tu échaper?

Eue

Eue coniuere avec le Serpent contre l'homme.

DEs ceste heure, avecque toi,
 Cher Serpent, pour vne pomme,
 le coniuere contre l'homme,
 Et fausse à iamais ma foi.
 Par ce, que toute femelle,
 D'vne malice éternelle,
 Fera touiours comme moy.

Pris de l'epigramme Grec.

FEmmes ne font que tourment,
 Au moins, iamais les meilleures,
 Neurent que deus bonnes heures,
 La noce & l'enterrement.

Du latin de Plaute.

S'Il est quelcun qui desire,
 Sans nul repos l'empêcher,
 Deus choses lui faut chercher,
 Vne femme et vn nauire.

Sur les œuures de Lucian, tiré de son epigramme Grec.

Lucian qui fit ceci,
 Aiant connu toutes choses,

EPIGRAMMES

Les a dans ce lieu enclôses,
Folles & sages aufsi.
Car ce qu'un homme bien fin,
Estime estre grand prudence,
Tout autrement qu'il ne pense
N'est que follie en la fin.
Bref, en ce monde incertain,
Nul ne peut penser ne dire
Rien qui puisse a tous sufire
Ne parfaitement certain.
Ains, ce qui te semblera
Chose grande & admirable,
Moquerie & vaine fable
Au sens d'un autre fera.

*Sur les ruines de Rome tiré de l'épi-
gramme latin.*

E Stranger qui viens, bon homme,
A Rome, pour Rome voir,
Et ne peus, même dans Rome
Rien de Rome apercevoir,
Voi des murailles les masses,
Voi les marbres démolis
Et les grans desertes places
Des théâtres abolis.
Voi-la Rome : Considere,
Comme, morte qu'ell' soit or,

Sa charoigne braue & fiere
 Semble menasser encor.
 Ell' a vaincu terre & onde,
 Puis ell' fest veincue ausi,
 Afin qu'à veincre, du monde
 Ne lui restat rien ainfi.
 Or sous ceste Rome esclaué,
 Rome la maistresse git,
 Et l'asseruie & la braue
 Dorment en ce mesme lit.
 Le Tibre, d'entiere marque,
 Reste seul au nom Romain,
 Et encor, sous mainte barque,
 A la mer file soudain.
 Voi, combien peut la fortune,
 Ce qui ne bougeoit vient bas :
 Et ce qui n'a cessé aucune
 Demeure, & ne se pert pas.

*Du royaume de Naples, imitation de l'epi-
 gramme Grec qui se commence,
 Ἀγὼς Ἀχαμείδος.*

I'Etoie au François vn iour,
 A l'Espagnol ie suis ores,
 Vn autre & vn autre encores
 Y pourront faire leur tour.

EPIGRAMMES

Siene me croit cetui-ci,
L'autre ausi me cuidoit siene,
Et quiconque apres y vienne
Il cuidera tout ainsi.
A qui, à qui suis-ie donq?
C'est ici, sans doute aucune,
Le roianme de Fortune,
Que garder nul ne peut onq.

Quatrein de Niobé.

DE vine que i'étoi', les dieus
Me feirent pierre par enuie :
Or Praxitel, faisant trop mieus,
De pierre m'a remise en vie.

Du latin de Morus.

DOcte Docteur, touiours tu nous viens dire
La lettre occit, tu n'as que ce propos,
La lettre occit : tant le redire ?
Tu nous occis de ces deus mos :
Mais, quant à toi, tu as donné bon ordre,
Que nulle lettre occir onq' ne te vint :
Lettres n'ont garde de te mordre,
Car te voir onq ne leur auint.
Si n'esse à tort que tu creins, teste sote,
D'en estre occis : bien t'en dois soucier :

Car tu n'as d'esprit vne iote,
Qui te puisse viuifier.

Du latin d' Erasme.

CE Iupiter, des antiques l'idole.
(Si telle fable a quelque foi encor)
Abuza vne Europe folle
Sous le cornu masque d'vn tor.
Mais aujourd'hui, & ce ne font plus fables,
Sous humbles peaus d'aignelés innocens,
Mille fortes de masqués Diables
Mettent la nôtre hors du sens.

FIN DES EPIGRAMMES

DE IAN DOVBLET

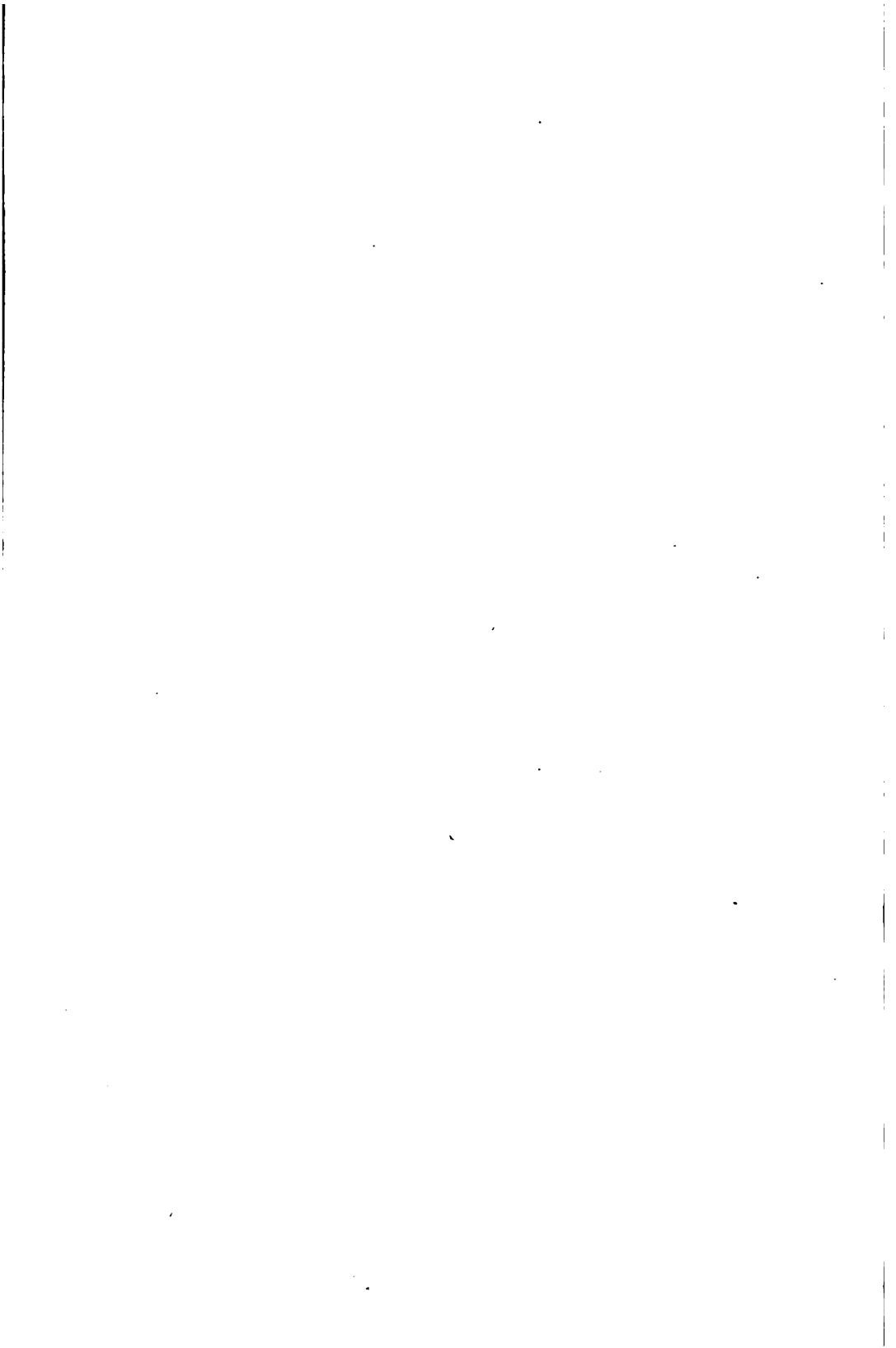
Dieppoys.

EXTRAIT DV PRIVILEGE

L est permis à Charles Langelier Libraire iuré de l'Vniversité de Paris, de faire imprimer & mettre en vente vn petit liure, intitulé Elegies de Ian Doublet Dieppoys, Et auons inhibé & defendu a tous Imprimeurs & libraires, & autres marchans quelz qu'ilz soyent, d'en imprimer ou faire imprimer, vendre ne distribuer, autres que ledi^t Langelier aura fai^t imprimer, iusques à six ans prochainement venans, à conter du iour que lesdi^{tes} Elegies auront este^x acheuées d'imprimer. Et ce sur peine de confiscation desdi^{ct}z liures & d'amende arbitraire, ainsi qu'il est plus amplement contenu en ses lettres de priuilege. Donné à Paris le seiziesme iour de Ianuier, l'an de grace mil cinq cens cinquante huit.
Et de nostre regne le douziesme,
Par le conseil.

DECOURLAY.





NOTES ⁽¹⁾.

PRÉFACE. Page IV. — Depuis l'impression de la préface, on a signalé, dans le *Nouvelliste de Rouen* du 23 août 1868, l'existence de mémoires inédits du corsaire Doublet, que nous avons cru devoir rattacher à la famille du poète.

Jean-François Doublet était né à Honfleur. Le récit de ses voyages embrasse 49 années de 1662 à 1711. Ses mémoires, qui se rapportent à une époque intéressante et glorieuse pour la marine française, mériteraient d'être publiés.

M. Stephano de Merval m'a indiqué aussi, dans l'*Election d'Evreux*, un Jean Doublet, seigneur De la Haye (fief sis à Neuville, canton de Saint-André, Eure), qui a produit des lettres de noblesse en 1523.

Ce Doublet est l'auteur de la famille des Doublet, seigneurs de Breuilpont, marquis de Persan, dont les armes sont d'azur, à trois doublets d'or, 2 et 1.

(1) Un certain nombre de ces notes sont dues à MM. de Merval et à d'autres membres de la Société des Bibliophiles normands ; mais nous devons surtout des remerciements à M. Bouquet, le professeur érudit du Lycée de Rouen, qui en a fourni la meilleure partie, notamment tous les détails relatifs à la description et à l'histoire de la ville de Dieppe.

Prosper BLANCHERAIN.

Il est possible que notre poète eût aussi des *doublets* dans ses armoiries ; mais ce n'étaient vraisemblablement que des armes bourgeoises ; car il n'existe, dans les registres de la Cour des Aydes, qui n'offrent pas de lacune, de leur origine à 1789, aucunes lettres d'anoblissement au nom des Doublet de Dieppe.

— Page V. — Dans le catalogue de la bibliothèque de M. Luzarche, rédigé par M. Claudin, en mars 1869, ce savant libraire enregistre sous le n° 6247, une traduction de Cicéron par David Miffant, *conseiller et gouverneur de la ville de Dieppe : le livre Tullus des offices*. Paris, Philippe Le Noir, 1528, in-4° gothique, figures sur bois.

Ce livre, dont un exemplaire existe à la Bibliothèque impériale, avait été signalé par M. Brunet, t. II, col. 51, et par M. Frère, t. II, p. 309 de son *Manuel du Bibliographe normand*, sous des dates différentes.

— NOTICE. Page XII. — J.-A. Guyot, tome I^{er}, page 326 du *Moréri des Normands*, ouvrage manuscrit, faisant partie du fonds Martainville à la bibliothèque de Rouen, dit quelques mots de Doublet, qui, selon lui, *serait mort Cordelier*.

Adrien Pasquier (Biographie normande : Bibl. de Rouen, manuscrit) consacre aussi à Doublet quelques lignes, qui n'apprennent rien de nouveau.

On trouve enfin dans l'histoire de la ville d'Harfleur, par E. Dumont et A. Leger (Havre 1868) page 87, un Mathieu Doublet, curé d'Harfleur, en 1507.

— AU LECTEUR, folio 3, ligne 11.

Or, pour l'orthographe, s'entrebattent les grammairiens.

En 1545, Louis Meigret fit un *Traité touchant le commun usage de l'écriture françoise*, etc., où il annonce qu'il a travaillé pour le *commun peuple*, et où il propose une foule de modifications dans l'orthographe savante de la Renaissance.

En 1550, Jacques Peletier, du Mans, dans son *Dialogue de l'orthographe*, supprimait toutes les lettres étymologiques.

En 1549, Joachim du Bellay, dans sa *Défense et illustration de la langue française*, approuve les idées des réformateurs, mais se garde de les suivre. Il fait un peu comme Doublet.

Pierre Ramus, ou La Ramée, alla beaucoup plus loin en 1562.

Voir *Observations sur l'orthographe française suivies d'un Exposé historique des opinions et systèmes sur ce sujet depuis 1527 jusqu'à nos jours*, par Ambroise-Firmin Didot, 1867, pages 95 et suivantes.

— Folio 3, Verso, vers 3.

Et avec Apollon son père.

On adopte ici la tradition qui fait Orphée fils d'Apollon et de la Muse Clio. Selon d'autres, il aurait dû le jour à Œagre, roi de Thrace et à la Muse Calliope.

— Ibid. v. 8.

Trainait sonnant

Les rochers et chesnes au son.

Unde vocalem temere insecutz

Orphea sylvæ,

Arte materna rapidos morantem

Fluminum lapsus, celeresque ventos,

Blandum et auritas fidibus canoris

Ducere quercus.

Horace, *Odes*, liv. I, ode XII.

— Fol. 4, v. 10 :

Chante ses ieus.

Il serait difficile de savoir si l'auteur a entendu écrire *jeux* ou *yeux*, si l'on ne trouvait pas plus loin *yeux*; il est donc à croire qu'il faut lire ici *jeux*.

— Fol. 4, v. 21, 22 et 25.

*Ni le Harpeur de Thrace (Orphée)
Ni le Thébain aussi (Amphion).*

*Dictus et Amphion, Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere sono testudinis, et prece blanda
Ducere quo vellet.*

Horace. — Art poétique, v. 394.

Ni cestui là (Arion).

Voir, Ovide, *Fastes*, liv. II, 83-118, où l'histoire d'Arion sauvé par un dauphin, est racontée avec détail. — Méthimne était sa patrie.

— Fol. 5. Recto, *Elegie*, I. C'est le cadre de la première ode d'Anacréon, *A sa Lyre*.

— Ibid. v. 7 et 8.

*Ces chères victoires navales
De nos demi-brulés Dieppoyoys.*

M. J. Thieurry a donné : *Récits dieppois. Combat naval, 1555.* Peut-être Doublet parle-t-il de cette même affaire.

C'est un auteur latin qui a rapporté la naissance du vers pentamètre au larcin d'un pied de l'hexamètre fait par l'Amour.

— Ibid. V°, v. 9. Le substantif *resto* était alors féminin.

- Ibid. V°, v. 13. *Les fontes vomisse-flamme* sont les canons.
- Fol. 6. *L'Elegie*, 2, est aussi une imitation d'Anacréon.
- Ibid. V°, v. 13. Vulcain, en sa qualité de mari de Vénus, se croit père de Cupidon.
- F. 7, v. 8 :

Parcere subjectis et debellare superbos.

Virg. *Æneid.* VI, 853.

- Ibid. V°, v. 26. Arioste dans son *Roland Furieux*, a mis en scène Angélique, la belle reine du Cathay.
- Ibid. v. 28. Les vers d'Homère ont rendu Hélène à jamais célèbre.
- F. 8, v. 3. Properce a chanté Cynthie; Tibulle Nemesis; Ovide, Corinne.

*Et illic Nemesim suam Tibullus,
Et illic quoque Lesbiam Catullus
Fertur pallidulo ore suaviari.*

J. Bonnefens. Pancharis, I.

- Ibid. ligne 9. Nous avons dit dans la préface et dans les notes ci-dessus ce que nous avons pu trouver sur J. Mifant.
- F. 9, v. 7. Nous n'avons rencontré nulle part ailleurs le nom du musicien Mathieu Fournier.
- Ibid. v. 13.

*Cedite Romani scriptores, cedite Graii;
Nescio quid majus nascitur Iliade.*

Properce, liv. II, Eleg. 36.

- Ibid. v. 21. Agathon est l'un des interlocuteurs du Dialogue de Platon : *Le Banquet*.

— F. 9. V°, v. 2. Amaryllis figure dans la première Eglogue de Virgile. Alexis est le titre de la seconde.

— F. 10, v. 1 et 2. Allusion à la coutume des Anciens de marquer les jours malheureux d'une pierre noire et les jours heureux d'une pierre blanche. — Le corbeau vu à gauche était un mauvais présage.

— Ibid. v. 7. *Déparager* quelqu'un. Lui faire contracter un mariage inégal. Terme emprunté à la Coutume.

— Ibid., V°, v. 4. *Ecarse*, avare.

— F. 11, v. 21 à 26. Allusions à Paris, ravisseur d'Hélène, et au centaure Chiron, qui enleva Déjanire à Hercule.

— F. 11. V°, v. 15. *Delaiier* : différer, nous avons conservé *délai*, substantif de ce verbe.

— F. 12. V°, lig. 15.

Le médecin Pierre Desmireurs, à qui la 8^e Élégie s'adresse, était lié avec les poètes de la Pléiade. Ronsard le compte parmi les compagnons du folâtrissime voyage d'Hercueil.

Des Mirours seul nous regarde
Et prend garde,
D'un œil expérimenté
Que tel desbaux ne nous trompe
Et ne rompe
L'accord de notre santé.

Œuvres complètes de Ronsard, t. VI, p. 362 (Paris, Franck, 8 vol. in-16.)

— F. 13, v. 11. La fable de la Cigale et la Fourmi est ici racontée avec un certain charme. Je crois que Guérault, de Caen, a écrit la même fable ; mais je n'ai pu me procurer ses narrations fabuleuses (Lyon, 1588, in-4°). Quant à La Fontaine, comme on disait au xvi^e siècle, *Les petits enfants en vont à la moustarde*.

— F. 14, v. 5.

Ces grés menteurs

*Et quidquid Græcia mendax
Audet in historia.*

Juvénal, sat. X, v. 174.

— F. 14. V°, v. 22.

*Moy, coifé des saintes verdure
Qui couronnent les frons sauans.*

*Me doctarum hederæ præmia frontium
Dis miscent superis.*

Horace, Odes, liv. I, od. I, v. 29.

— F. 15, v. 13.

Ton Pelignois.

Ovide était né à Sulmo, dans le pays des Pelignes, c'est ce qui se trouve constaté par ce vers d'Ovide lui-même :

*Mantua Virgilio gaudet, Verona Catullo ;
Pelignæ dicar gloria gentis ego.*

— Ibid. v. 22. Ces noms de femmes, chantées par les poètes latins, ont déjà figuré plus haut.

— F. 16. Horace a fait une Palinodie, Odes, liv. I, ode 16, et Tibulle, Elégies, liv. I, élég. 9.

— F. 17. V° v. 7.

La plume donc, pour amende soit arse.

*Quem criminosis cumque voles modum
Pones iambis : sive flammâ,
Sive mari libet Adriano.*

Horace, liv. I, ode 16, v. 2.

— F. 17, v. Charles Cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen. C'est lui qui fut plus tard proclamé roi par la Ligue sous le nom de Charles X. Il venait alors de recevoir à Rome le chapeau de cardinal. Il mourut en 1590, âgé de 70 ans. C'était à son époque le prélat le mieux renté de France.

— F. 18, v. 8. *Le neuf pays du Rouge bois* est le Brésil. Dieppe y envoyait alors des vaisseaux pour le commerce des bois de teinture appelés *Bresillet*, *Hæmatoxyllum*, bois de sang, bois rouge.

— Ibid. v. 9. Il y avait à Cléry (Loiret) un oratoire dédié à la Vierge, pour lequel Louis XI avait une dévotion particulière. Dives (Calvados) avait aussi son pèlerinage, plus fréquenté des marins que des rois.

— F. 18, v. 22. Gaillon fut dans l'origine un château fort. Le cardinal Georges d'Amboise y fit bâtir une magnifique maison de plaisance, à laquelle le cardinal de Bourbon ajouta une galerie. Le château épiscopal est aujourd'hui remplacé par une maison de détention.

— F. 18, v. 12 et suivants. Doublet invite le cardinal à venir visiter Dieppe, qui était alors le port militaire de la France et fournissait à nos rois leurs plus braves marins. — La ville avait alors, avec son château, une ceinture de murailles qui ne fut abattue que sous la Restauration.

— F. 19, v. 9 et suivants. Lesbie était la maîtresse de Catulle qui la chantait en vers hendécasyllabes, tandis que Tibulle célébrait Némésis en distiques, que Doublet nomme le *fluant couple*. — L'amant Tuscan est Pétrarque, natif d'Arezzo. Il se fixa dans Avignon où il chanta Laure, dont il ne déguisa point le nom. Sibille est donc le nom véritable de celle qu'aimait Doublet; mais il est supposable que c'est plutôt un prénom qu'un nom de famille.

— Ibid. v. 26. Il demande pardon aux Sibylles antiques de leur pré-

férer la sienne. — Varron en comptait dix : La Persique, la Lybienne, la Delphique, la Cuméenne, l'Erythréenne, la Samienne, la Cumane, l'Hellespontine, la Phrygienne et la Tiburtine. — Elles figurent dans les livres d'Heures du xvi^e siècle, comme ayant prédit la venue du Sauveur.

— F. 19, V^e, lig. 3. On voit par l'épigramme sur Fontainebleau, que le poète était chargé de remplir auprès du roi une mission de ses concitoyens.

— Ibid. v. 11. La source qui donnait son nom à Fontainebleau est aujourd'hui tarie. On a essayé récemment de la renouveler, mais il est douteux qu'on y réussisse.

— Ibid. v. 14 et suiv. Cette résidence, qui a été restaurée par le roi Louis-Philippe, était alors embellie par les chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci, Bosso, Primaticci, Benvenuto Cellini etc.

— F. 20, v. 13. Je crois que la Cléopâtre couchée, en bronze antique, qui était alors à Fontainebleau, est celle qui se voit actuellement au Jardin des Tuileries.

— Ibid. v. 25. *Demi-cœur mien*, est une imitation d'Horace : *Animæ dimidium meæ*. Odes, I, 3.

— F. 20. V^e, v. 16.

Attalicis conditionibus

Nunquam dimoveas, ut trabe Cyprid

Myriotum pavidus nauta secet mare.

Horace, Odes I, 1, v. 12.

— Ibid. v. 21-22. Le Cygne de la Poaille est Horace né en Apulie, et le clairon Mantuan, Virgile né à Andes près de Mantoue.

— F. 21, v. 8. Le Palais de Justice où les magistrats siégeaient en robes rouges sur du velours bleu fleurdelisé.

— Ibid. v. 24 et suiv.

*Vita summa brevis spem nos vetat inchoare longam
Jam te premet nox, fabulæque manes
Et domus exilis Plutonia.*

Horace, Odes, I, 4, v. 15.

— F. 22, v. 3. Prométhée fut enchaîné sur le Caucase pour avoir dérobé le feu céleste, qui lui servit à animer l'homme.

Eschyle avait composé sur ce sujet une trilogie. Prométhée ravisseur du feu, Prométhée enchaîné, la délivrance de Prométhée.

La seconde tragédie a seule survécu.

— Ibid. v. 19. Le tyran de Sardes est Gygès, possesseur de l'anneau enchanté. Voyez Platon, République, 10 ; Cicero de Officiis III, 38. Enfin le roi Candaule, qui est le 9^e du liv. IV des Contes de La Fontaine.

— F. 22, v. 27. Le proverbe : *Faire des châteaux en Espagne*, était déjà usité au xvi^e siècle.

— F. 22, v. 22.

*Indulge ordinibus ; nec secius omnis in unguem
Arboribus positis secto via limite quadret.*

Virgile, Georg. II, 277.

— Ibid. 26. Les fermes des environs de Dieppe ont pour clôtures des levées de terre plantées d'arbres, qui protègent les bâtiments, la cour et les pâtis contre la violence des vents. On les appelle *forières*. On y met encore les mêmes essences d'arbres.

— F. 23, v. 24. La coutume de placer des bouquets d'épis tressés aux pieds des statues des saints, au jour de leur fête, existe encore aux environs de Dieppe.

— F. 23 V^e, v. 12. Au temps de Doublet, les paysans procédaient déjà comme leurs descendants.

— Ibid. v. 14.

*Aurea fruges
Italix pleno diffudit copia cornu.*

Horace, *Épîtres*, liv. I, ép. 12.

— Ibid v. 21.

*Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tulus caret obsoleti
Sordibus tecti, caret invidenda
Sobrius aula.*

Horace, *Odes*, liv. II, od. 10.

— F. 24, v. 1. Pœan, surnom d'Apollon, de *παιός*, frapper, pris de l'hymne de sa victoire sur le serpent Python.

— Ibid. v. 18.

*Purpureus veluti quum flos succisus aratro
Languescit moriens.*

Virgile, *Æneid.* IX, 435.

— F. 25, v. 2. Esculape, fils d'Apollon, rendit la vie à Hippolyte qui avait repoussé l'amour de Phèdre, sa belle mère. Voir Ovide, *Métam.* XI, fab. 45.

— F. 25, V°, v. 13.

Seront ta viande,

Feront ton affaire, te plairont. « Ce n'est pas là ma viande, signifie ce « n'est pas ce que j'aime, mon ragoût, mon appétit. » Leroux, *Dict. comique.*

— Ibid. v. 18. Latone, grosse de Jupiter, fut poursuivie par la haine de Junon, qui fit promettre à la Terre de ne lui donner aucun asile. Neptune, ému de pitié, fit sortir de la mer l'île de Délos où Latone, métamorphosée en caille, mit au monde Apollon et Diane. Un des premiers actes d'Apollon fut de tuer le serpent Python, que Junon avait fait naître pour poursuivre Latone.

— Ibid. v. 24. Doublet veut parler de la couronne de laurier, qui

plait à Apollon. Le *Phrygien téméraire* est le satyre Marsyas, qui fut écorché vif en punition d'avoir osé disputer au Dieu des vers, le prix de la flûte.

— F. 26. L'*Elegie* 18^e pourrait avoir servi de type à la XIII^e satire de Regnier. Les deux pièces ont pour le fond une grande ressemblance.

— F. 27, v. 2. — La *Macette* de Regnier emploie le même moyen, dans la XIII^e satire.

— Ibid. v. 9.

Course,

Courrouce.

— F. 27, V^e, v. 3. Voyez les fables de Phèdre, liv. V. fab. 8.

*Cursu volucris pendens in novacula
Calvus, comosa fronte, nudo corpore,
Quem si occuparis, teneas; elapsam semel
Non ipse possit Jupiter reprehendere :
Occasionem rerum significat brevem.*

— F. 28, v. 15. Deux cornes de feu traversent le nimbe de Moïse.

— Ibid. v. 20. Juvénal, ou peut-être Ovide, a dit : *Casta est quam nemo rogavit.*

— F. 29, v. 2. Dans le portrait du poète crotté, *Macette* dira :

Puis ils ne donnent rien, si ce n'est des chansons.

Regnier, sat. XIII, v. 252.

— F. 29, V^e, v. 6. Regnier termine sa satire XIII par des imprécations du même genre :

Dieu te doint pour guerdon de tes œuvres si saintes,
Que soient avant ta mort tes prunelles estaintes ;
Ta maison découverte et sans feu tout l'hiver.....,
Et traîner, sans confort, triste et désespérée,
Une pauvre vieillesse, et toujours altérée.

— F. 30, v. 22 et suiv. Doublet veut parler de : 1° Marot, né à Cahors, qui a traduit les psaumes de David ; 2° Nicolas Denisot, peintre en miniature et poète, qui a publié quelques Noël's sous le pseudonyme anagrammatique de Conte d'Alsinois ; 3° Pierre Bembo, cardinal, poète italien et latin ; 4° Sannazar, surnommé le Virgile chrétien, auteur du poème *De Partu Virginis*, de l'*Arcadia*, etc. ; 5° Arioste, auteur du *Roland Furieux* ; 6° Théocrite de Syracuse, qu'il appelle *l'Aréthusain berger*, parce qu'il a chanté, dans ses églogues, la fontaine d'Aréthuse, etc.

— F. 30, V°, v. 14. Ovide a dit : *Tempus edax rerum.*

— Ibid. v. 16.

*Non omnis moriar, nullaque pars mei
Vitabit Libitinam.....*

Horace, Odes III, 30.

— Ibid. v. 22.

Brument,

Mot normand, qui signifie fiancé, marié.

— F. 31, ligne 1. On peut comparer l'*Elegie* 20 avec le *Blason et Louenge des singularitez et excellences de la bonne ville de Dieppe*, par Pierre Grognet. — Cette pièce, composée vers 1520, se trouve dans les *Blasons*, poésies anciennes, publiées par Méon. Paris, Guillemot, 1807, in-8, p. 366.

— F. 31, v. 26. A Dieppe, le soleil se lève au-dessus de la falaise du Pollet.

— F. 31, V°, v. 2. La plage de Dieppe fait face au nord.

— Ibid. v. 3. La côte de Janval.

— Ibid. v. 12. On a vu, dans la préface et ci-dessus, des renseignements sur la famille Mifant. Une des notes sur la vie de Doublet par Colletet donne quelques détails sur Jean et Raoul Par-

mentier. Pierre Crignon, leur ami, outre une élégie sur leur mort, a publié un récit abrégé de leur voyage.

Pour ce qui est de Terrien, son prénom était Guillaume, et il a écrit des commentaires sur le droit civil observé en Normandie. (Paris, J. Du Puis, 1574, in-fol.) Voir la *Galerie dieppoise*. Dieppe, 1862, in-8.

— Ibid. v. 22. L'hydrographie a été de tout temps en honneur à Dieppe. Les relations de voyages y étaient fort nombreuses. Cartes et manuscrits, tout a été perdu lors du bombardement de 1694.

— Ibid. v. 28. On se promenait alors comme aujourd'hui sur la belle plage de Dieppe, du côté du phare de l'Ailly. Doublet compare ce promenoir avec le *Grand-Pont* qui servait alors de promenade aux Rouennais. Taillepiéd, dans son *Recueil des Antiquitez et Singularitez de la ville de Rouen*. (Rouen, Martin le Mesgissier, 1601, in-12), fait toutefois un pompeux éloge de la majesté, mais non de la solidité de ce pont, qui fut remplacé, vers 1630, par un pont de bateaux, et disparut entièrement en 1661.

— F. 32, v. 11 et suiv. Cette curieuse description des maisons de Dieppe, que détruisit le bombardement de 1694, est peut-être le seul souvenir qui en soit resté.

— Ibid. v. 15. La Grande-Rue de Dieppe ne peut être qu'une reproduction de celle dont parle Doublet, puisque la ville tout entière fut reconstruite sous Louis XIV.

— Ibid. v. 19. C'est Ango, le fameux navigateur, qui fit venir à Dieppe les eaux prises à Saint-Aubin, dans la vallée de la Scie. C'était une création nouvelle à l'époque où écrivait notre poète.

— Ibid. v. 28. Soit dans l'église Saint-Jacques, soit dans l'église Saint-Remi.

— F. 32, V°. Dans sa 21^e *Elegie*, Doublet, en appelant les poètes au Puy de l'Assomption de Dieppe, rapporte l'origine ou le rétablissement de ce concours poétique à la levée d'un des nombreux

sièges que Dieppe eut à subir, celui de 1443. Les Anglais, commandés par Talbot, ayant été repoussés, la veille de l'Assomption, à l'heure où les cloches commencèrent à sonner pour la fête, le bruit courut que la sainte Vierge était apparue sur les murs de la ville et avait, de sa main, écarté les assiégeants. Des fêtes, des processions et cérémonies, qui portaient le nom de *milouries* (du mot *mi-août*), accompagnées d'un concours poétique, furent établies et se continuèrent, avec un éclat qui baissa en même temps que la fortune de Dieppe, jusqu'en 1789.

— Ibid. v. 12, La Loire était le fleuve qui avait vu naître Du Bellay; Ronsard avait pris naissance sur les bords du Loir.

— Ibid. v. 18. Le Puy de l'Immaculée Conception, à Rouen. Voyez les *Antiquitez*, par N. Tallepiéd. Chap. XXXIX.

— F. 33, v. 21. *Gerre* pour genre. Mot hors d'usage.

— Ibid. v. 24. Il y eut, en 1555, un combat naval livré dans les eaux de Dieppe.

— F. 33, V°, v. 13.

Et quidquid Græcia mendax

Audet in Historia.

Juvénal X, 174.

— Ibid. v. 23 et suiv. Allusions aux Psaumes de Marot, au poème de la Semaine par Du Bartas, et à l'Hercule Chrestien de Ronsard. (Voyez ses *Hymnes* T. V, page 168 de l'édition elzévirienne. Paris, 1667, in-16.)

— F. 34, v. 4 et 6. Le Puy ou Palinod de Dieppe, fondé en 1320, à l'imitation de celui de Rouen, se tenait le 15 août, jour de l'Assomption ou le 8 septembre, jour de la Nativité. — A la fin de la première suite de sa notice historique sur l'Académie des Palinods, M. Ballin a parlé des Palinods de Dieppe, et à la fin de la seconde suite, il a cité des fragments de la pièce de Doublet.

— Ibid. v. 8.

*Tolidem quot messis aristas,
Silva gerit frondes, ejectas litus arenas.*

Ovide, *Métam.* XI.

— F. 34, v. 12. Dans le siège de Dieppe par Talbot, en 1443.

— Ibid. v. 16. C'est le 14 août 1443, veille de l'Assomption, que le Dauphin, plus tard Louis XI, donna le dernier assaut aux Anglais, pendant qu'au bruit des cloches se faisait une procession solennelle autour des murs de Dieppe. — Voir les *Mémoires chronologiques pour servir à l'Histoire de Dieppe*, par Desmarquets, et l'*Histoire de Dieppe* par M. Vitet.

— Ibid. v. 24. — La falaise de l'Est ou du Pollet. Talbot y fit établir une Bastille, en décembre 1442, et cet endroit s'appelle encore place de la Bastille. Plus tard, vers 1562, on y fit bâtir le fort du Pollet. Doublet a dû le voir édifier.

— F. 34, V°, v. 2. Charles VII chassa les Anglais de France par la victoire de Formigny, le 15 avril 1450.

— Ibid., V°, v. 10. C'était un constructeur de navires de Dieppe, qui avait inventé les six grandes plates-formes ou ponts mobiles mentionnés par le poète. (Voir Desmarquets, t. I, p. 63.)

— Ibid. v. 26. Desmarquets ne parle pas d'une prière à la Vierge, mais d'un discours du Dauphin à ses troupes.

— F. 35, v. 16 et suiv. On établit immédiatement à Dieppe la confrérie de l'Assomption sur laquelle Desmarquets donne de longs et curieux détails. T. I, p. 68-85. — Un vieux registre de cette confrérie, cité par le chroniqueur Asseline, porte que les prix consistaient vers 1471, en une *Couronne* d'or, qui était pour le Premier Chant Royal; un *Chapeau de Laurier*, pour le deuxième; une *Affique d'or*, pour la meilleure Ballade, et un *Anneau d'or garni d'une pierre*, pour le Rondeau. (Note de M. Féret, citée par M. Ballin. Première suite sur les Palinods de Rouen, p. 11.)

— F. 35, v. 25.

Les Dircéennes Odes,

de Dircé, fontaine de Béotie, à cause de Pindare qui était Béotien.

— F. 35, V^e. ligne 10. Jean de Bourbon, comte d'Enghien, sixième fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, naquit le 6 juillet 1528. Il avait épousé, le 14 juin 1557, Marie de Bourbon, duchesse d'Estouteville, née le 30 mai 1539. — Il fut trouvé parmi les morts, après la désastreuse bataille que le duc de Savoie, Philibert Emmanuel, gagna le jour de Saint-Laurent (10 août 1557), sur le connétable Anne de Montmorency, accouru au secours de Saint-Quentin assiégée.

F. 35, V^e, ligne 12. Vallemont, arrondissement d'Yvetot.

« En 1560, Adrienne d'Estouteville décédait à Trie, dans sa quarante-huitième année; son corps fut rapporté dans l'abbaye de Valmont, et y fut inhumé le mardi 28 janvier 1560, en même temps que ceux de François, duc d'Estouteville; de François, comte de Saint-Paul, son fils; de Jean de Bourbon, comte d'Enghien, premier mari de sa fille, et de Jacqueline d'Estouteville, sa mère, qui paraissent avoir été jusque là conservés à Trie. »

Recherches sur les sires et le duché d'Estouteville, par R. d'Estaintot, p. 17.

— F. 36, V^e. Le Dauphin, qui, un an plus tard, devait commencer un règne de dix-sept mois, sous le nom de François II, épousa la fille unique de Jacques V, roi d'Ecosse, Marie Stuart, alors dans toute la fleur de sa beauté, le 24 avril 1558. Les prédictions enthousiastes de Doublet, à l'occasion de ce mariage, ne furent point exaucées.

— Ibid. v. 1. La fille de l'Ecume, Vénus Aphrodite du grec *ἀφρός*, écume.

— Ibid. v. 14.

Hic triplex uno comitatur gratia nexu.

Sidoine Apollinaire.

— Ibid. v. 17. *Vulgus Hymen Hymenæe, vocant*, dit Ovide. Dans l'épithalame de Julia et de Manlius, par Catulle, les mots *Hymen! Hymenæe!* reviennent sans cesse.

— F. 37, V°, v. 13. Lilebourg semble être mis là pour Edimbourg.

— F. 38, V°, v. 6. Un tournoi devait être fatal à Henri II. Quatorze mois plus tard (30 juin 1559), il devait périr en rompant une dernière lance contre Montgomery, capitaine de sa garde écossaise.

— F. 39, v. 11. Les Trois Grâces, dont il a parlé plus haut.

— Ibid. v. 20.

Son croissant est de nos dieux.

Allusion au croissant qui formait le corps de la devise de Henri II, et avait pour âme :

Donec totum impleat orbem.

— Ibid. v. 25.

Et rebus nox abstulit atra colorem.

Virg. *Æneid.* VI, 272.

— F. 39, V°, derniers vers.

Pampinæ vites et amictæ vitibus ulmi.

Ovide.

— F. 40, v. 21 Jean Fourdin était sans doute un de ces savants modestes qui travaillent uniquement pour la science et non pour leur renommée. La reconnaissance de Doublet, son élève, a seule préservé son nom d'un entier oubli.

— F. 40, V°, v. 28. Un Arpinois : Cicéron né à Arpinum, dans le Latium.

— F. 41, v. 10. Le comique Sidonien, Térence, poète comique latin, né probablement à Carthage, colonie de Sidon.

— F. 41, V°, v. 9. En l'absence de tout autre document, il est difficile de déterminer quel est le Daniel que signale le poète. — Serait-

ce Daniel l'organiste, qui a laissé plusieurs recueils de Noël? mais il était d'Orléans. Serait-ce un ancêtre du P. Daniel, l'historien, qui était de Rouen?

— F. 41, V°, v. 12. Horace a dit de lui-même, dans une ode à Mécène, liv. II, ode 20.

*Jamjam residunt cruribus asperæ
Pelles, et album mutor in alilem
Superne, nascunturque leves
Per digitos humerosque plumæ.*

— F. 41, V°, lig. 19. Je ne sais de quel poète latin (moderne sans doute), est tirée cette pièce. Jean Passerat, l'un des auteurs de la satire *Ménippée*, a puisé à la même source un conte : *Métamorphose d'un homme en oiseau*, qui est bien autrement spirituel.

— F. 43, v. 6.

*Impius hæc tam culla novalia miles habebit?
Barbarus hæc segetes? En quò discordia cives
Perduxit miseros : en queis consevimus agros.*

Virgile, Eglogues, I, v. 71

— F. 43, V°, v. 19

*O utinàm nova
Incude diffngas retusum in
Massagetas Arabasque ferrum!*

Horace, Odes, liv. I, od. 35.

— F. 44, V°. Imité de la première ode d'Anacréon : *Θέλω λέγειν Ἀτρείδας*. Voyez la même Ode traduite par Remy Belleau, t. I, p. 13, de ses œuvres publiées par A. Gouverneur (Paris, Franck, 1867, 3 vol. in-12).

Ibid. v. 2. Le duc François de Guise investit Calais le 1^{er} janvier 1558 et le prit en huit jours sur les Anglais qui l'occupaient depuis 1347.

— Ibid. v. 8. Henri II, sous qui se passèrent ces faits de guerre.

— F. 45. Troisième ode d'Anacréon : *Μεσονυκτίαις ποθ' ἄραις*. Voyez Belleau I, 15, et Ronsard II, 164, mais surtout La Fontaine, conte xii du III^e livre.

F. 45, V^o, v. 15. Ode 40 d'Anacréon : *Ἔρωσ ποτ' ἐν ῥόδωσι*. Suivant M^{lle} Lefebvre, Théocrite n'a point dédaigné de l'imiter. Selon Brunck, cette imitation serait de Bion. Le Tasse s'en est souvenu dans son *Aminte*, acte II, sc. 1. — Voyez encore Belleau I, 43, et Ronsard II, 270.

F. 46, V^o. Sur la mort d'un Perroquet. — Voir Catulle, *Funus Passeris* :

*Lugete, o Veneres Cupidinesque,
Et quantum est hominum venustiorum !*

Voir aussi Stace, *Silves*, liv. II, Silve IV. *Psittacus melioris*.

— F. 47, V^o, v. 5. Adonis. Voyez Bion, *Idylle 1*, et Théocrite, *Idylle 30*.

— F. 48, v. 22. Il est donc bien ancien ce refrain qui a passé de *bec en bec*, jusqu'aux perroquets de nos jours :

Quand je bois du vin clairot,
Tout tourne ! (*bis*).
Quand je bois du vin clairot
Tout tourne au cabaret.

— F. 48, V^o v. 25. *L'Écoufle*, c'est le milan.

— Fol. 49, V^o, v. 14. *Pulex* ou plutôt *Pulci*, de *Gustoza* près *Vicence* (qu'il ne faut pas confondre avec *Luigi Pulci*, auteur du *Morgante maggiore*), fut célèbre pour son épigramme de l'*Hermaphrodite*, que *Politien*, *Lascaris* et *Lamonnoye* ont traduite en grec, que *Nicolas de Bourbon* a remise en latin, et qu'après *Doublet*, M^{lle} de *Gournay*,

Lamonnoye, d'autres peut-être encore ont imitée en français. Voici le texte de cette épigramme bien oubliée aujourd'hui :

*Cum mea me genitrix gravida gestaret in alvo,
 Quid pareret fertur consuluisse deos.
 Mas est, Phœbus ait. Mars, fœmina. Junoque, neutrum.
 Cumque forem natus, hermaphroditus eram.
 Quærenti letum ; Dea sic ait : Occidet armis.
 Mars, cruce. Phœbus aquis. Sors rata quæque fuit.
 Arbor obumbrat aquas ; ascendo. Decidit ensis
 Quem tuleram, casu labor et ipse super.
 Pes hæsit ramis, caput incidit amne : tulique
 Fœmina, vir, neutrum, flumina, tela, crucem.*

— Fol. 50, v. 5. L'énigme de Cléobule a pour sujet l'*An*, père des douze mois, qui ont pour enfants *trente jours* chacun. Elle se trouve dans Diogène Laërce, *Vie de Cléobule*, ch. VI. La voici :

Εἰς ὃ πατὴρ, παῖδες δὲ δωδέκα· τῶν δὲ χ' ἑκάστω
 Παῖδες ἴασι τριήκοντ', ἀνδιγα εἶδος ἔχουσαι·
 Ἴη μὲν λευκαὶ ἴασιν ἰδεῖν, ἦ δ' αὖτε μέλαιναι·
 Ἀθάνατοι δὲ τ' εἰῶσαι, ἀποθινύθουσιν ἅπασαι.

— F. 52, V°, v. 19.— Ce quatrain a été mis en musique au xvi^e siècle par Costeley. — L'air se trouve dans le 19^e livre de chansons à 4 et 5 parties par Orlande de Lassus et autres. Paris, A. Le Roy et R. Ballard, 1581, in-8, oblong.

On se rappelle aussi ces deux vers qui semblent en être imités, dans le vaudeville final du *Figaro de Beaumarchais* :

Si l'amour porte des ailes
 N'est-ce pas pour voltiger ?

Et enfin ce refrain d'une romance du siècle dernier :

Ce Dieu que tu fuis a des ailes ;
 Il te rattrapera toujours.

— F. 53, v. 1. Un autre normand, Charles Faucon de Ris, sieur de Charleval, dans un sonnet célèbre sur notre première mère, a dit avec plus d'esprit encore.

Elle aime mieux conter fleurette au diable
Que d'être femme et ne pas coqueter.

— F. 53, V°, v. 15. Je crois que l'épigramme sur les ruines de Rome est d'Andréa Navagero (en latin Naugerius), dont les poésies ont été imprimées en 1530, in-fol., à Venise.

Le troisième sonnet : *Des Antiquités de Rome*, par Joachim Du Bellay, est une imitation de la même pièce.

Nouveau venu qui cherches Rome en Rome,
Et rien de Rome en Rome n'aperçois,
Ces vieux palais, ces vieux arcs que tu vois
Et ces vieux murs, c'est ce que Rome on nomme.
Voy quel orgueil, quelle ruine, etc.

— F. 54, ligne 22. Achéménide était un des compagnons d'Ulysse. Il est question de lui dans l'Énéide III. 614.

— F. 54, V°, ligne 9. C'est la traduction de cette épigramme :

Ἐκ ζῶης με θεοὶ ταῦξαν λίθον· ἐκ δὲ λίθοιο
Ζῶην Πραξιτέλης ἔμπαλιν εἰργάσατο.

Anthologie, IV, 9.

— F. 55, v. 1. *Iolè*, c'est l'ἰῶτα, la plus petite des lettres grecques, comme qui dirait un atome.

